

N° 9. — Mai-Juin 1921

DEUXIÈME ANNÉE



LA REVUE de la CORSE

HISTORIQUE, LITTÉRAIRE
Documentaire et Bibliographique.



CONNAITRE ET ÉTUDIER
le pays, les mœurs, les hommes, les faits, les livres,
c'est aimer la Corse.



*Histoire, Géographie, Archéologie, Mœurs, Ethnographie,
Climatologie, Productions, Chasse, Pêche, Beaux-Arts, Minéralogie,
Littérature, Romans, Poésie, Tourisme.*



DIRECTION :

A. CLAVEL, 43, Rue Saint-Lazare, PARIS

IX^e ARR. — MÉTRO Nord-Sud, station TRINITÉ.

SOMMAIRE DE LA 9^e LIVRAISON

I. — ETUDES LINGUISTIQUES.	
Falcucci (F.-D.) : <i>Vocabolario Còrso</i> , par M. Paul ARRIGHI	65
II. — ETUDES LITTÉRAIRES CORSES.	
<i>Le vrai coup double de "Colomba"</i> , par M. DE MARI...	71
III. — ETUDES DE GÉOLOGIE CORSE.	
<i>La "Catochite", pierre de Corse</i> , par M. D. HOLLANDE.....	75
IV. — LES ILLUSTRATIONS DE LA CORSE.	
Filippi (L.) : <i>Le Maréchal Alfonse d'Ornano</i> , par M. L. VILLAT.	77
V. — LA CORSE DANS LES PÉRIODIQUES.	
<i>Alfred de Vigny et la Corse</i> , par M. Mathieu AMBROSI...	79
VI. — ETUDES ARCHÉOLOGIQUES.	
Ferton (Ch.) : <i>Bonifacio à l'époque Néolithique</i> , par M. L. BRIET	83
VII. — LE TOURISME ANGLAIS EN CORSE.	
Whitwell (Mrs) : <i>Through Corsica with a paint brush</i> , par M. P. CHAUVET.....	85
VIII. — OUVRAGES DIVERS SUR LA CORSE.	
Mars : <i>En Corse par la Riviera</i> , M. B. LUCIANI.....	86
IX. — LES OUVRAGES DES TOURISTES FRANÇAIS.	
Célerié (Mme) : <i>Un mois en Corse</i> , par M. Ch. de la MORANDIÈRE	88
X. — DOCUMENTS ÉTRANGERS SUR LA CORSE.	
<i>La conquête de la Corse par les Anglais</i> (suite) traduction de M. L. FILIPPI.....	91

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

- MM. **AMBROSI-R.** (Ambroise), Agrégé d'histoire et de géographie ; Conservateur des antiquités de la Corse.
- ARRIGHI** (Paul), anc. élève de l'École Normale Sup. ; Agrégé de l'Université.
- BÉNÉVENT** (Ernest), Agrégé d'hist. et de géogr. ; auteur d'ouvrages sur la Corse.
- BLANCHARD** (Raoul), Docteur ès-sciences ; Professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble ; Directeur de l'*Institut de Géographie Alpine*.
- BRIET** (Lucien), Homme de lettres, explorateur ; Secrétaire général adjoint de la *Société de Spéléologie*.
- BUSQUET** (Jacques), Docteur en Droit ès Sciences juridiques et économiques.
- CASTELNAU** (Paul), Docteur ès-sciences ; Géographe de la Corse.
- CHUQUET** (Arthur), Membre de l'*Institut de France*.
- COLONNA DE CESARI ROCCA**, Homme de lettres ; Historiographe de la Corse.
- CHAUVET** (Paul), Docteur ès-lettres ; Professeur agrégé au lycée de Mulhouse.
- COURTILLIER** (Gaston), Agrégé de l'Université ; Professeur de Première au lycée de Mulhouse.
- DEMONTÈS** (V.), Docteur ès-lettres ; Professeur d'histoire au *Collège de France*.
- FILIPPI** (Louis), Professeur agrégé de l'Université.
- GRAZIANI** (Paul), Elève dipl. de l'École des Chartes ; Archiviste de la Corse.
- HOLLANDE** (D.), Docteur ès-lettres, auteur de la *Géologie de la Corse*.
- MANSION** (Jules), Agrégé de l'Université ; Professeur au lycée Ampère.
- R. P. Dom **MARINI** (Philippe), O. S. Bénédictin ; Historien de la Corse.
- MAURY** (Ernest), Préparateur au Lycée de Nice ; Collaborateur au Service de la Carte géologique de la France.
- PAGANELLI** (Dono), Agrégé de l'Université ; Prof. de Première au Lycée de Reims.
- SANTELLI** (César), Professeur agrégé au Lycée de Metz.
- SANTONI** (François), Professeur agrégé de philosophie au Lycée de Strasbourg.
- VILLAT** (Louis), Agrégé d'histoire et de géogr. ; Auteur d'ouvrages sur la Corse.

REVUE DE LA CORSE

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

ETUDES LINGUISTIQUES

FALCUCCI (F.-D.), Vocabolario Còrso.⁽¹⁾

I — La Vie et les œuvres de Falcucci.

François-Dominique Falcucci, né le 4 octobre 1835 à Magna, hameau de Rogliano, d'une ancienne famille originaire de Toscane, passa ses premières années dans son village natal ; sa nature méditative, timide et mystique devait en garder toujours un souvenir ému. En 1841 son père Louis Falcucci alla s'établir avec toute sa famille à Livourne où il mourut six ans plus tard. L'enfance de Falcucci fut attristée encore, quatre ans après, par la mort d'un de ses frères. Ses premières études littéraires furent dirigées par des maîtres particuliers, puis il étudia la philosophie et les sciences à l'*Istituto san Sebastiano*. Il passa ensuite à l'Université de Pise et enfin à celle de Sienne où il obtint en 1858 le titre de docteur en droit. Son tempérament le portait à une vie studieuse, sa fortune lui permit de se consacrer entièrement aux lettres. Il étudia avec ardeur la langue italienne, annotant abondamment le dictionnaire de Fanfani, devenant de plus en plus un puriste pour la langue, un classique pour le style. Sa nièce Anna Falcucci de Lorenzo qui nous a laissé d'intéressants Souvenirs biographiques sur lui, écrit : « c'était un artiste de la parole.... il aimait et étudiait avec passion les classiques...; le style moderne, relâché, vide et faux, la langue envahie par le barbarisme offensaient son goût. » Il s'exerça de bonne heure dans des genres académiques : éloges, inscriptions italiennes et latines. Il étudiait en même temps les langues étrangères : français, anglais, allemand, espagnol et portugais. Ajoutant à ses recherches linguistiques les études historiques, il fut un des premiers collaborateurs de l'*Archivio Storico Livornese*. Mais bientôt Falcucci se voua spécialement — car ce fut une véritable vocation — à l'étude des dialectes corses. Cette étude incessante, et l'amour qu'il avait conservé pour son pays natal lui firent faire de nombreux séjours à Rogliano. Sa vue allait malheureusement s'affaiblissant de jour en jour, puis la cécité vint, hâtée par le travail acharné et les longues veilles ; enfin ce fut la paralysie progressive.... Falcucci se retira avec sa nièce établie en Sardaigne, dans le village de Laerru, province d'Anglona, où il mourut le 10 septembre 1902.

(1) Voir catalogue bibliographique, N° 4 de la *Revue* (colonne C.) très fort vol. grand in-8, 500 pages, 15 francs.

II. — N° 9, Mai-Juin 1921.

Outre le Vocabulaire auquel son nom demeurera attaché, Falcucci composa d'autres œuvres dont quelques-unes sont restées inédites : Eloges, dont le plus important est celui de Tommaseo (1874), traductions de poésies étrangères publiées dans diverses revues (Falcucci traduisit du brésilien la *Lega dei Tamoghi*, de Magalhès, à la publication de laquelle Guerrazzi s'intéressa), etc. En 1875, à l'occasion du cinquième centenaire de Boccace, Papanti avait eu l'idée de publier une nouvelle du *Décameron* traduite dans les principaux dialectes italiens; Falcucci fit pour ce recueil les traductions corses, qu'il accompagna d'une « illustration des dialectes corses » sous forme d'Introduction et de notes. En 1886, il publia dans la *Rassegna Nazionale* de Florence un essai intitulé *Le voci del desiderio doloroso presso i Corsi ed altri popoli*, où l'on trouve des rapprochements plutôt psychologiques que linguistiques. Utilisant les documents inédits des archives florentines, il préparait un ouvrage important en 4 livres sur « les Grecs de Corse et les premiers habitants de l'île » dont le manuscrit est perdu.

Comme on le voit, l'œuvre de Falcucci, considérable et variée, dénote un esprit curieux, s'intéressant à tous les domaines de la littérature et doué spécialement pour l'étude des langues.

II. La publication du « Vocabolario Còrso » et l'accueil en Italie.

Le « Vocabulaire des dialectes, de la géographie et des coutumes de la Corse » est l'œuvre de toute sa vie, œuvre malheureusement inachevée. Quand Falcucci mourut en 1902, la lettre A avait été entièrement mise au point par l'auteur et recopiée plusieurs fois de sa main, tandis que les autres lettres, incomplètes, se trouvaient à l'état de fiches d'écritures diverses. L'Introduction datée de février 1892 avait sa forme définitive. La nièce de l'auteur confia le précieux manuscrit à M. Pier Enea Guarnerio, qui connaissait Falcucci depuis 1885. L'ouvrage ne pouvait tomber en de meilleures mains. L'éminent professeur de l'Université de Pavie, dont l'Italie déplore la perte récente, s'est occupé plus spécialement du dialecte sarde septentrional mais il a étudié aussi les dialectes corses. Qu'il nous suffise de rappeler ses articles de l'*Archivio glottologico italiano* (vol. XIII et XIV) sur « les dialectes actuels de Sassari, de la Gallura et de la Corse » ses critiques à propos de l'*Atlas linguistique de la Corse* de MM. Gilliéron et Edmont, parues dans les comptes-rendus de l'*Istituto Lombardo* et, récemment encore, ses « *Note etimologiche e lessicali corse*. » M. Guarnerio fit faire un premier triage des fiches par M. di Tucci, archiviste de Cagliari,

puis il les revit lui-même avec soin ; à l'œuvre ainsi ordonnée il ajouta en appendice des additions et corrections, il écrivit une préface, et enfin il confia la publication de l'ouvrage à la *Società Storica Sarda*, « à cause des liens géographiques, historiques et linguistiques qui unissent les deux îles. »

Le Vocabulaire parut à la fin tragique de l'année 1914. L'Italie n'était pas encore entrée en guerre, et M. Guarnerio put recevoir d'Allemagne, d'Autriche, ainsi que de Suisse et de France, les félicitations des principaux linguistes d'Europe. Dans ce concert de remerciements et de louanges les maîtres italiens ne sont pas les moins ardents : ils apportent même une note particulière qui fait écho à la préface de l'éditeur, et que nous ne pouvons négliger. Tous ces érudits saluent avec raison l'œuvre de Falcucci comme une œuvre italienne : beaucoup expriment plus ou moins ouvertement leurs regrets de voir la Corse séparée de la « patrie italienne », quelques-uns vont même jusqu'à manifester leur espoir dans l'avenir ! Nous avons sous les yeux les comptes rendus consacrés au Vocabulaire par les plus grands philologues italiens ; leur lecture appelle des réserves. Ainsi Carlo Salvioni félicite la *Società Storica Sarda* d'avoir accompli un devoir envers la culture italienne qui périlclite dans l'île ; il parle des « vifs sentiments d'italianité » de Falcucci..., « un Corse qui sentait selon sa raison, c'est-à-dire à la manière italienne ». — Dans son discours du 25 avril 1915 à l'Académie des Lincei, Isidoro del Lungo disait de Falcucci : « Corse d'origine et de naissance, faire de Livourne sa résidence ne fut pas pour lui adopter une patrie nouvelle, car si une terre italienne sentait profondément son italianité, c'était bien la Corse de son époque, ... cette île aux traditions italiennes, que des eaux italiennes environnent, et qui n'est plus italienne de fait. » — Francesco Novati, à l'Académie de Milan, souhaite que la Corse sente encore vibrer en elle la voix indestructible de la race ; et Pio Rajna, le maître vénéré de l'Istituto Superiore de Florence, va plus loin : « Si l'homme d'étude se réjouit de cette œuvre et se prépare à en tirer un grand profit, la satisfaction du citoyen est troublée par une pensée angoissante. Cependant, je ne veux pas désespérer totalement de l'avenir. Souhaitons que la noble mère-patrie redevienne telle que ses enfants devenus étrangers se sentent de nouveau attirés par elle. » — Quant à M. Guarnerio, il se contente de constater avec amertume dans sa préface que la culture italienne va disparaissant en Corse et que « Falcucci arrachait à l'oubli le dernier écho de la parole italienne dans l'île bien-aimée. » Et, faisant allusion au mouvement de renouveau littéraire corse qui se manifestait à la veille de la guerre, il prédit peu de

succès à cette tentative indépendante du courant italien. Quelle importance faut-il attacher à ces appréciations et à ces prévisions ; quel compte faut-il tenir de l'« italianité de Falcucci » ?

Sur le premier point, nous sommes heureux de pouvoir constater par une lettre de M. Guarnerio à M. A. Clavel, que la question politique est exclue du débat. Voici quelques lignes de cette belle lettre écrite en mai 1918, au moment où tonnaient fraternellement les canons de l'Entente Latine ; « La Corse a désormais uni son histoire à celle de la France, et l'Italie moderne, alliée spontanée et sincère de la France dans la terrible guerre pour le droit et la justice, n'a rien à dire là-contre, en conformité avec les principes, sur lesquels elle s'est élevée elle-même, de pleine liberté pour chaque peuple de décider de son sort. Néanmoins, si la Corse veut recréer une culture et même une langue qui lui soient propres, elle doit les orienter sur ses origines, c'est-à-dire sur la culture et la langue italiennes. » Cette mise au point était nécessaire pour rassurer ceux que ne manqueraient point d'émouvoir les accents d'irrédentisme universitaire signalés plus haut.

Qu'ils viennent d'Italie ou de Corse, des universités ou des places publiques, des appels à un séparatisme plus ou moins complet — après deux guerres où le sang corse s'est généreusement mêlé sur les champs de bataille au sang français — seraient tout simplement sacrilèges. Aux séparatistes de réunion publique, il n'y a même pas à répondre ; aux hommes éminents qui nous appellent les enfants de la culture italienne, nous ferons remarquer que : si la Corse veut se faire une langue qui lui soit propre, elle n'adoptera ni la langue italienne ni celle d'aucun autre peuple, puisqu'elle a la sienne ; mais que s'il lui faut entrer dans l'orbite psychologique, littéraire et linguistique d'une grande nation, il est de son devoir d'être entièrement française ; elle ne saurait, avec une âme française, parler comme un académicien de la Crusca.

Certes, à lire le Vocabulaire de Falcucci, à voir le nombre relativement grand des mots à côté desquels le signe = indique une similitude plus ou moins parfaite avec des mots toscans, les linguistes de la péninsule se sont crus autorisés à proclamer que les dialectes corses sont purement toscans. Et ils n'ont pas manqué de nous citer à ce propos des phrases connues de Tommaseo et de Viale. Mais le premier connaissait surtout Bastia, et le second était comme Falcucci un Corse profondément italianisé. Ainsi donc, le Corse du sud étant assimilé au sarde et le Corse du nord au toscan, il

ne resterait plus aucune place pour le corse tout court ? Il reste, on le verra, les dialectes dont Falcucci a cité quelques mots sous l'étiquette générale : *int.* (dialectes de l'intérieur). C'est là, et dans les très nombreux mots du cap corse irréductibles au toscan, que réside le trésor propre et original de notre langue ; c'est par l'utilisation de ces mots *orses* que nous pourrons nous faire une langue littéraire indépendante, quoi qu'on en dise, de la langue littéraire italienne.

Mais avant d'examiner cette question à propos du Vocabulaire, voyons un peu quelles conséquences on peut tirer de « l'italianité » de Falcucci. De ce que Falcucci a pensé et senti comme un Italien a-t-on le droit de conclure que c'est là la façon de penser et de sentir la plus raisonnable pour un Corse ? La psychologie insulaire qui est restée si longtemps dans son splendide et belliqueux isolement ne doit aucun de ses traits essentiels à celle du continent, pas plus qu'à celle de la Péninsule, sans cela nous n'aurions eu ni les guerres de Sampiero, ni celles de Paoli. Un fragment du *Journal d'un Poète*, resté inédit jusqu'à ces derniers temps (1) nous révèle l'intention qu'avait Vigny d'écrire un essai historique sur la Corse. A cet effet il eut en juillet 1830 un entretien avec le comte Pozzo di Borgo. Voici notées par le poète, une question que bien des Français de France nous posent et la réponse nette que tous les Français de Corse n'osent pas toujours y faire : « — Les Corses ont-ils le cœur français ou italien ? — Corse ! » actuellement, en remplaçant : cœur par esprit, nous serions encore dans le vrai.

Si Falcucci est assurément un représentant distingué de la culture italienne, c'est que ce Corse qui avait des origines toscanes appartenait à la région de la Corse la plus voisine de l'Italie, la plus soumise à son influence et que, transplanté très jeune en Toscane, il s'y fit une âme et un esprit de Toscan. Des fonctions officielles consacrèrent même — et récompensèrent — sa naturalisation en quelque sorte officieuse : il fut, à Livourne, conseiller municipal, membre de la congrégation de charité et délégué aux études ; Carducci le traitait en compatriote. De plus il vivait à une époque où les relations intellectuelles entre la Corse et l'Italie étaient exceptionnellement actives. Cela nous fait mieux comprendre comment Falcucci a été complètement entraîné par le courant italien. M. Guarnerio déclare : « On ne concevait pas alors d'autre langue de la culture que la langue italienne. » Observation partiellement juste. Les écrivains italiens que les circonstances firent séjourner en Corse à ce moment contribuèrent beaucoup à ce mouvement d'ailleurs lo-

(1). Cf. *Revue des Deux Mondes*, 15 Décembre 1920. (Voir p. 79).

calisé à Bastia et dans le Cap. Tommaseo réfugié en Corse en 1838 y recueillait les lettres de Paoli et les chants populaires de l'île ; Guerrazzi quelques années plus tard rapportait de son exil le sujet de ses nouvelles corses (*Storia di un Moscone — Torre di Nonza — Rotta di Ponte Nuovo*). En Corse les écrivains de langue italienne étaient assez nombreux. L'exemple de Manzoni provoqua chez nous une floraison de tragédies et de nouvelles historiques. Citons G. C. Gregorj (*Sampiero Corso* ; 1832) F-O Renucci (*Novelle Storiche Corse* ; 1838) G. V. Grimaldi (*Gli Amanti* ; 1837 — *Novelle corse* ; 1855 etc.) G. Miltedo, les abbés Damiani et Casanova, et surtout Salvatore Viale dont les œuvres diverses italiennes (*Dionomachia — Prose e Poesie*) furent réunies en volume à Florence en 1861 par l'éditeur Le Monnier, et qui écrivait en 1843 dans sa préface aux *Canti popolari Corsi* : « les Corses n'ont pas et ne peuvent avoir jusqu'ici d'autre poésie, d'autre littérature que la poésie et la littérature italiennes. » Mais Tommaseo exagérait quand il écrivait en 1872 : « après un siècle de domination française le peuple corse parle encore un italien plus pur que celui de nombreux professeurs et députés d'Italie ». Cela n'était vrai que de certaines personnes cultivées, et dans certaines régions. Quoiqu'il en soit nous sommes plus heureux en entendant le peuple corse parler la langue que l'on parlait à Borgo et à Ponte Novo ; cette langue existe. Les bergers corses ne chantent pas seulement des octaves de l'Arioste et du Tasse ; le répertoire de chanteurs ambulants comme G. B. Ambrosini d'Occhiatana ne doit rien à la poésie italienne. Si les *Reali di Francia* sont un des livres que l'on trouve le plus fréquemment dans les rudiments de bibliothèques familiales corses, c'est que l'imprimerie n'a pas répandu, ou a répandu tard les productions des auteurs corses : ces productions existent. Voyez Santu Casanova, Vattelapesca, Lucciardi, de Mori, Paoli di Taglio, Maïstrale, Pincu, Maschetti, et bien d'autres ; voyez nos poètes improvisateurs dont seule la tradition orale, trop souvent, conserve les œuvres. Nous sommes loin du « chevalier qui délivra le tombeau de Christ » quand nous écoutons une *ninna-nanna*, une *paghjella*, un *voceru* de chez nous, parfumés aux plus pures essences du maquis. Tout cela existe, et tout cela est bien corse !

Ces réserves préliminaires étaient rendues nécessaires par l'accueil tendancieux fait en Italie au *Vocabolario* de Falcucci. Elles n'ôtent rien au mérite considérable de cette œuvre que nous allons maintenant examiner de plus près et que l'on ne peut aborder qu'avec gratitude et respect.

(à suivre)

Paul ARRIGHI.

ÉTUDES LITTÉRAIRES CORSES

Le vrai COUP DOUBLE de « Colomba » ⁽¹⁾

On lit au bas de la page 186 de « Colomba », édition Calmann-Lévy :

« Si quelque chasseur incrédule me contestait le coup double de M. Della Rebbia, je l'engagerais à aller à Sartène et à se faire raconter comment un des habitants les plus distingués et les plus aimables de cette ville se tira, seul et le bras gauche cassé, d'une position au moins aussi dangereuse ».

Cette petite note, de Mérimée lui-même avait le mérite, dès le premier jour, de situer irréfragablement à Sartène le coup double de la réalité que l'on est tenté de placer à Fozzano avec le reste de l'histoire.

Elle devait, par contre, avoir le danger, à une époque aussi rapprochée du drame, de désigner à de terribles représailles l'habile tireur, encore vivant et posé un peu trop en héros, au gré de ses adversaires meurtris.

Les deux « inimitiés » de Sartène et de Fozzano, objet des traités de paix des 7 et 13 décembre 1834, concoururent, dans une proportion qu'il serait curieux d'étudier, à inspirer au

(1). Il est, dans le roman de « Colomba », un fait capital, on pourrait dire un point culminant, autour duquel gravitent toutes les péripéties du drame ; c'est le fameux coup double par lequel Orso della Rebbia, de son bras droit resté seul valide, abat les deux frères Barricini.

Les milliers de lecteurs qui, dans toutes les langues et dans le monde entier, ont éprouvé l'émotion causée par l'impeccable récit de cette scène hautement tragique, n'ont certainement pas lu sans un sentiment de curiosité restée inassouvie, les lignes que Mérimée consacre aussitôt, dans une note, à l'auteur personnellement connu par lui, du vrai coup double dont il s'est inspiré.

Les ouvrages de Mérimée, et particulièrement « Colomba », ont donné lieu à d'innombrables commentaires sans que jamais aucun critique ait apporté le moindre éclaircissement sur ce point, cependant important de l'histoire littéraire.

Il est même surprenant que tous aient ainsi laissé dans l'ombre le fonds de réalité dont il a fait l'épisode le plus sensationnel de son roman le plus célèbre.

Beaucoup de recherches ont été faites concernant Colomba Carabelli. M. Pierre Thiébault publiait dans *l'Illustration* du 10 juin 1911, « le vrai roman de Colomba ». M. Eugène Langevin écrivait tout récemment, dans *l'Action française* du 6 janvier 1921, « Mérimée et la vraie Colomba ». Et d'autres encore parmi lesquels aucun n'a pu écrire : *Le vrai coup double de « Colomba »*.

voyageur de 1839 les principaux caractères et la plupart des épisodes de sa nouvelle.

Seule la première nous intéresse pour le moment.

L'inimitié de Sartène, (1) ou des *San Amininchi et Borg-thegiani*, du nom de deux quartiers de la ville, éclata en 1830, à la nouvelle des événements de Paris.

Amis du monarque déchu, rangés autour de la puissante famille de R.... et adhérents au nouveau, sous de multiples chefs, se livrèrent dans la rue et par les fenêtres crénelées, une bataille de bien plus de trois jours. — La guerre de rue et de maisons se continua, aussi meurtrière, à la campagne.

C'est dans une rencontre aux champs avec ses ennemis que Jérôme de R.... frère de l'ancien maire de Charles X, aurait abattu, coup sur coup, «seul et le bras gauche cassé», les deux frères Camille et Alexandre Sébastien P..... qui ve-

Quelles raisons ont pu concourir ainsi à projeter l'oubli sur les origines réelles et les circonstances exactes des faits rapportés par Mérimée dans sa note ?

A-t-on pu craindre de raviver, dans deux familles anciennement ennemies, ensuite réconciliées, des ressentiments qui, en Corse, ne font parfois que sommeiller pendant plusieurs générations? N'est-il pas plus probable que, si l'on a pu obtenir, sans trop de difficulté, des renseignements sur la personnalité de Colomba, on se soit heurté à la discrétion circonspecte qui est dans le caractère corse lorsqu'il s'agit de faits de cette nature ?

Et le silence a continué de régner autour des circonstances positives dans lesquelles s'est produit cet événement à la fois le plus réel et le plus étonnant de tout le roman...

Il a fallu des circonstances particulières pour que la *Revue de la Corse* ait la bonne fortune d'être la première à rompre ce silence qui a enveloppé jusqu'ici le mystérieux coup double.

Il a fallu qu'une personne possédant sur ces faits des précisions et des documents authentiques, recueillis en habitant sur les lieux mêmes où le drame réel s'est accompli et où se sont déroulés ses conséquences restées ignorées, ait consenti à faire profiter les lecteurs de notre publication régionaliste, de cette révélation historico-littéraire, où l'on apprend que Mérimée, en écrivant sa petite note, a fatalement signé un véritable arrêt de mort.

Les «Mériméistes», qui sont légion, et les abonnés de la *Revue* seront reconnaissants au *Corse* distingué qui a bien voulu les favoriser de ces éclaircissements inédits. (N.d.l. D.)

(1) On appelle *inimitié de tel lieu*, la lutte sanglante intervenue au dit lieu entre deux ou plusieurs familles, à une époque plus ou moins reculée, et restée mémorable dans le pays. M. Busquet, dans son beau livre sur *La Vendetta et les paci corses*, emploie couramment cette expression.

L'inimitié de Fozzano, contemporaine par son dénouement de celle de Sartène était, par son origine, bien plus ancienne. Elle remonterait d'après le traité de paix de 1834 « au temps de nos guerres civiles et étrangères ». Elle fut très meurtrière et révéla, dans sa dernière partie, le caractère de Colomba Carabelli.

naient de tirer sur lui. Cela se passait le 20 février 1833, « vers les trois heures du soir. »

L'endroit, dénommé « Li Forconi », à deux ou trois kilomètres de Sartène, rappelle étonnamment la brève description de procès-verbal qu'en donne le passage de « Colomba » : un sentier en pente, des enclos de pierre sèche, des bouquets d'arbres dans ces enclos. Seules, et pour cause, les traces de l'incendie ont disparu.

Disons, entre parenthèse, que si le vers de Victor Hugo,

« Le paysage est plat comme du Mèrimée, »

paraît injuste pour le style de notre auteur, en général, il s'applique fort bien à ses tableaux de la nature. La nature corse est absente de ce livre où l'âme corse vit avec intensité.

* *

Jérôme de R.... existait encore en 1839. S'entretint-il personnellement avec l'inspecteur des monuments historiques de France à son passage à Sartène ? La publication de « Colomba » ou, plutôt, l'arrivée à Sartène de cet ouvrage, devait en tout cas faire décider bientôt de sa fin tragique.

Toujours confiant dans le traité de paix de 1834, Jérôme de R.... revenait le 4 novembre 1843 au soir, de ses propriétés de Rizzanèse, armé de son fusil, mais seul, lorsque au lieu dit Casa-bianca, à un kilomètre environ de Sartène, des sicaires appostés en contre-haut de la route, tirèrent sur lui un premier coup de feu. Courageux à son ordinaire il se mit sur la défensive et leur cria : « Montrez-vous donc ! » Il ne reçut d'eux, pour toute réponse, qu'une seconde décharge qui l'acheva. — Les assassins vite reconnus, n'auraient pu, livrés à eux-mêmes, aller loin. Ils filaient, cependant quelques jours après en Sardaigne, avec leurs familles. Simple protecteur ou complice, un riche personnage était derrière eux.

La famille P., en effet, n'avait jamais voulu admettre l'explication du coup double. L'abbé Paul Marie P., oncle des deux victimes, s'y était toujours énergiquement refusé. Pour lui, et ce qui restait des siens, ses neveux étaient tombés à *Forconi* sous les coups réunis de Jérôme de R. et des quelques personnes qui, en fait, l'accompagnaient. Le coup double n'était qu'une dérision à ses morts, une fausseté. Le traité de 1834 porte trace de la farouche résistance opposée par l'ecclésiastique au projet de paix.

« L'abbé P. — y lit-on — qui, depuis longtemps, n'avait passé le seuil de sa porte, s'est présenté en compagnie de M. l'avocat de

« Figarelli pour escorter M. le baron Lallemand et l'assurer qu'il remettaient en lui l'avenir de Sartène. etc. ».

Et plus loin :

« ..Vieillard vénérable, ministre des autels qui avait servi de père à trois de ses neveux orphelins dès l'enfance, destinés à le remplacer... une mort prématurément cruelle avait éteint la belle vie de ces infortunés.. leur oncle malheureux a perdu tout ce qu'il pouvait humainement perdre, la vie est un fardeau pour lui, *ses propres richesses l'accablent*, arbitre de la guerre, il pouvait la continuer, etc. ».

Après cet acte, juré par toutes les parties, dans l'église paroissiale de Sartène le 7 décembre 1834, l'abbé Paul Marie P.. avait abandonné toute pensée de vengeance. Il continuait à se confiner chez lui et à laisser pousser sa barbe — statue du deuil et du désespoir — mais il pardonnait... « Colomba », avec son récit du coup double et sa petite note sur le tireur devait le ramener à d'autres dispositions. Puisque l'ennemi se vantait comme d'un exploit, de cet odieux coup double auquel, lui, n'avait jamais cru, puisqu'il faisait mettre cela dans un roman et insultait, une fois de plus à son malheur, — l'abbé Paul Marie P.. ne se sentit plus tenu à aucune absolution. Le pacte solennel de décembre 1834 était dénoncé...

Restait à aviser aux moyens. Jérôme de R.. ayant eu l'occasion de rudoyer un peu des sacripants de bergers qu'il soupçonnait d'on ne sait quel méfait, l'abbé Paul Marie P... ne craignit pas d'associer sa haine au ressentiment de ces misérables.

Et le 24 novembre 1843, à six heures du soir, l'auteur du coup double, — trouvait la mort sans pouvoir se défendre, sur la route de Propriano à Sartène.

Dès que cet événement fut connu en ville, on vit s'ouvrir sur la place *Porta*, dans la *Casa longa*, des fenêtres depuis longtemps obstinément closes. On crut même apercevoir, à l'une d'elles, le visage rasé de *Prete Paolo*.

L'abbé Paul Marie P. est resté, dans la région de Sartène, sous ce nom de *Prete Paolo*, le prototype et comme le génie de la vengeance.

Ces rapides lignes d'histoire au sujet d'un roman, n'apportent-elles pas en définitive, une réponse, et la plus imprévue, à la question de la « Revue de la Corse » : — « Colomba », en exaltant l'esprit de vengeance, aurait-elle suscité en Corse quelques attentats ? — Oui, au moins un.

D. P. DE MARI.

ETUDES DE GÉOLOGIE CORSE

La "CATOCHITE", pierre de Corse.⁽¹⁾

On lit, à la page 39, du t. 1^{er}, de l'*Histoire des Révolutions de Corse depuis ses premiers habitants jusqu'à nos jours* par l'Abbé de Germanes : « On croit qu'il y a une pierre merveilleuse appelée *Catochite* et qu'on ne trouve point ailleurs laquelle produit aux mains de ceux qui la palpent, le même effet que de la glue. On dit que Démocrite en usait pour en imposer dans ses disputes avec les magiciens. M. Jaussin, en son excellent *Cours d'histoire naturelle de la Corse*, paraît douter de l'existence de la *Catochite*, parce qu'il l'a cherchée inutilement dans ses voyages. Au lieu de détruire l'autorité de tous les naturalistes et écrivains qui parlent du fait et l'assurent, cela peut seulement prouver que cette pierre, y est rare ou que M. Jaussin n'a point été heureux dans ses recherches. »⁽²⁾

Il y aurait donc en Corse une pierre merveilleuse, qu'on ne trouverait que dans cette île et qui produirait sur les mains, quand on la palpe, le même effet que la glue.

J'ai rencontré, non en Corse, mais dans la Haute-Savoie, au village de Combloux, une pierre calcaire, imprégnée d'une substance poisseuse, capable de produire le même effet que la glue, substance à l'état de matière noire solide ou visqueuse, brûlant avec une flamme fuligineuse et qui n'était autre que du bitume. Mais je n'ai lu nulle part, ni entendu dire qu'il y avait du bitume en Corse et je n'en ai jamais trouvé ; cependant, dans la région houillère, en un point inaccessible à d'autres qu'à un berger, peut-être y en a-t-il ; alors il aurait pu être apporté par ce dernier. Or le bitume est parent des huiles minérales. c'est-à-dire du pétrole et j'étais tout satisfait de penser qu'il pouvait y en avoir en Corse. Malheureusement je crois qu'il faut y renoncer.

Mais on trouve, en Corse, sur de nombreux points, une herbe minérale, sortie d'une pierre verte, par exemple, à Rutali, à Lento, à Scata, à Saint-André de Cotone, au lieu dit Pietra Mala, à Pino, etc... et comme pour les Anciens il suffi-

(1) Cette intéressante étude est due à l'auteur de la savante *Géologie de la Corse*, soigneusement éditée par la *Société des Sciences* de Bastia et qui présente magistralement en 460 pages et 58 figures tout ce que la science moderne connaît sur la géologie de la Corse ; ce remarquable ouvrage, aussitôt recherché par les savants du monde entier est d'autant plus rare que le torpillage du *Balkan* a englouti une partie de l'édition (N. d. l. D.)

(2) Publiée à Paris, chez Herissant, les fils, en 1771. (3 vol. in-12).

sait qu'une substance eut quelque chose d'un peu singulier pour en faire un roman, j'ai pensé qu'une telle pierre aurait bien pu appeler leur attention ; et en effet, Pline l'Ancien raconte que l'amiante-asbeste, c'est-à-dire notre herbe minérale, née dans un climat desséché par le soleil, n'ayant jamais de pluies, s'accoutume à vivre au milieu des ardeurs du feu, et comme certains fragments de cette amiante réduits en une poussière grossière, s'attachent aux mains quand on la remue, en voilà suffisamment assez pour en faire une pierre merveilleuse. Telle est aussi la manière de voir de Girolami-Cortona qui dit : « On rapporte à l'espèce de trémolite l'amiante-asbeste, assez commune dans l'île. Ce minéral est le *Catochites* des Romains. Prescillianus, célèbre grammairien du 4^e siècle, dit que *Catochites* est une pierre merveilleuse qu'on trouve seulement en Corse. Il ne fait que répéter les paroles de Pline l'Ancien. Démocrite d'Abdéra se servait de cette substance pour démontrer aux mages la puissance occulte de la matière. » (1).

C'est que l'amiante-asbeste résiste au feu, elle ne brûle pas et ne fond qu'à des températures extrêmement élevées ; on dit même qu'elle est infusible. On la trouve quelquefois en filaments déliés comme ceux du coton ; elle est flexible, souple, facile à séparer, élastique, douce au toucher et même semblable à de la soie ; et cependant c'est une pierre. On peut la filer, en faire des mèches et les anciens racontaient qu'on parviendrait à en extraire une huile spéciale, inaltérable et qui, jointe à ses filaments incombustibles, fournirait un moyen pour faire des lampes perpétuelles. Evidemment voilà qui est phénomène du rêve. Mais depuis longtemps on est parvenu à faire avec l'asbeste des nappes, des serviettes, des coiffes, etc. .. qu'en nettoye en les jetant au feu et qu'on retire absolument indemnes et plus blanches que si on les avait lavées.

Avec l'asbeste on fait aussi du papier et pour écrire, dessus à l'encre d'imprimerie on a substitué le manganèse, afin de conserver les caractères en cas d'incendie.

Depuis un temps immémorial on fait, en Corse, avec l'asbeste et de l'argile une poterie qui a bien son originalité, car elle est légère, relativement peu cassante et capable de résister à l'alternative du froid et de la chaleur. J'ai rencontré assez souvent dans les campagnes une sorte de marmite (La Pignola) d'une dimension variée, employée à griller le café qui, avec une légère modification, en présentait une autre employée à préparer les châtaignes rôties.

(1) Girolami-Cortona. Géographie générale de la Corse. Deuxième édition. Piaggi. Bastia. 1914.

Lorsque l'asbeste est en filaments soyeux elle est très recherchée et se vend un prix élevé. Malheureusement en Corse elle est presque toujours en filaments raides, cassants, c'est-à-dire en une variété qui passe à la précédente par une gradation de nuances.

Il y a aussi de l'asbeste tressée ou bois fossile, papier fossile des anciens minéralogistes ; elle est même quelquefois coriacée, c'est alors le cuir fossile ou le carton de montagne.

On peut réduire l'asbeste en une poussière fibreuse ou pâteuse et en faire des briques réfractaires ; réduites à l'état d'étoupe, l'asbeste est utilisée pour boucher les joints des machines, etc.. j'ajouterai qu'actuellement l'asbeste Corse trouve des acheteurs dans de bonnes conditions.

A côté de l'asbeste se place l'*Actinote* verte disposée en cristaux radiés, la *crocidolite* qui est en fibres assez souvent d'un bleu clair indigo ; la *glaucothane* violacée, qu'on trouve en petits cristaux dans la plupart des sédiments de nos schistes lustrés ; enfin, l'*amphibole* noire ou *hornblende* qui renferme, d'après Struve, de l'acide fluorhydrique. Toutes ces variétés d'amphibole peuvent être considérées comme rentrant dans ce que certains minéralogistes anciens appelaient *Catochites*.

D. HOLLANDE

LES ILLUSTRATIONS DE LA CORSE

FILIPPI (L.), Le Maréchal Alfonso d'Ornano (1)

La Corse est riche, plus qu'aucune autre terre au monde, en hommes de valeur qui mirent leur talent et leur dévouement au service de leur pays ou d'une patrie d'adoption. Entre tous, le maréchal d'Ornano est un des plus célèbres : fils de l'illustre Sampiero, il combattit pour la liberté et pour la France, et c'est pourquoi l'on ne peut étudier sans admiration son œuvre, particulièrement féconde, de vaillance héroïque et d'administration désintéressée. Il faut remercier M. L. Filippi de nous avoir apporté, dans cette élégante et savante brochure, le tableau complet et impartial de cette œuvre poursuivie pendant quarante ans au service de la France.

Il ne s'agit, nous assure modestement M. Filippi, que d'un « essai » ; en réalité il nous donne plus et mieux, au terme de travaux considérables et de recherches patiemment menées dans les Archives de la Gironde et dans les documents contemporains. Les deux premières parties se présentent

(1) Voir mention au catalogue, N° 5 de la *Revue* (col. II.)

comme « un simple résumé des excellents travaux antérieurs » : encore faut-il noter le soin et l'agrément avec lesquels tous les faits intéressants se trouvent ici colligés. Ce sont d'abord les années de jeunesse (1548-1569) et l'évocation tragique du héros « formidable », quand Sampiero voulut la Corse libre des Génois et faillit réaliser son dessein : années mouvementées, aux allures d'épopée, où le fils du héros se fit une âme indomptable et vibrante. Puis nous le retrouvons colonel général des Corses et, pendant trente ans, trois rois de France vont utiliser son remarquable talent militaire et son rare désintéressement. Il est blessé à Sommières en 1575 ; il s'égale, au témoignage de Henri III, à Jules César et à François 1^{er}. Il va au devant des fatigues et des périls ; l'honneur et la loyauté le guident ; il rétablit l'autorité royale dans la ville de Lyon, et Henri IV en fait un maréchal de France (1595) et, bientôt après, à la mort de Matignon (1599), un gouverneur de Guyenne... C'est plaisir de suivre M. Filippi dans la complication de ces événements de guerre et de paix. A l'aide de documents déjà connus (le Journal de l'Etoile, les Mémoires de Canault et l'étrange *Euphème des Français* de Loyac) il précise de page en page l'attachante physionomie d'Alfonso d'Ornano.

Mais la troisième et dernière partie — sur l'administration du Maréchal à Bordeaux — met en œuvre des textes que les historiens n'avaient pas suffisamment utilisés. On la lira avec un intérêt particulier, car tout ici est vivant et presque tout est neuf. D'Ornano eut maille à partir avec d'Epernon et surtout avec l'archevêque Sourdis, prélat batailleur que M. Filippi accable, peut-être avec raison, et le récit, riche en anecdotes savoureuses, se fait pressant, entraînant, pittoresque. On est bien tenté de lui donner raison et d'approuver partout la conduite du Maréchal quand on constate, par exemple, la noblesse de son attitude au moment de la peste de 1604. Sourdis n'est plus là, il « vivote de ses fruits » à la campagne, car la vie est chère et la ville malsaine ; mais d'Ornano demeure sur la brèche, luttant avec ses Corses contre l'épidémie, assurant les patrouilles, répartissant les secours, débarrassant et assainissant les terrains insalubres, se prodiguant partout sans compter... Quant à l'œuvre proprement administrative du « maire de Bordeaux » on devine ce qu'elle put être : stricte police et pratique exacte de l'« union sacrée » où doivent se réconcilier après l'édit de Nantes les protestants et les catholiques, diminution des impôts, inspection des arsenaux et des magasins et toute la besogne militaire qui incombe à celui qui administre une province à peine pacifiée et toute proche de la frontière.

Comment s'étonner, après cela, des regrets que le Maréchal d'Ornano laissa derrière lui ? Mais comment expliquer qu'il soit aujourd'hui un peu trop oublié dans la ville même de Bordeaux où il multiplia ses bienfaits ? Ingratitude de la postérité qui contraste avec la reconnaissance des contemporains. Du moins d'Ornano exerça toujours une fascination particulière sur ses compatriotes, qui retrouvent en lui leur tempérament, leur race, leur âme. Il appartenait à un Corse d'élever à ce héros le monument de piété que constitue ce travail historique ; car il fut vraiment « un Corse accompli, » portant en lui, aïr-si que le constate M. Filippi, tous les défauts de son peuple et de sa piève, mais en les atténuant, et toutes les qualités aussi, mais en les exaltant « jusqu'à atteindre par moments à la sainteté ! »

LOUIS VILLAT

LA CORSE DANS LES PÉRIODIQUES

Alfred de Vigny et la Corse.

La *Revue des Deux Mondes*, dans son numéro du 15 décembre 1920, nous régale de quelques extraits, encore inédits, du « *Journal d'un Poète*. ». Et avec quelque fierté nous avons pu constater que l'auteur des « *Poèmes antiques* » a eu l'intention d'écrire, un « *Aperçu de l'Histoire de la Corse*. »

Malheureusement, comme on est en droit de se l'imaginer, les éléments nécessaires lui faisaient défaut.

Où, comment se les procurer ? C'est la question que Vigny doit s'être posée. Car si l'on devait beaucoup parler à l'époque de la nouvelle conquête méditerranéenne, les moyens de communications devaient être encore bien incertains.

Et Vigny n'est pas allé en Corse ; ce qu'il nous faut regretter, car le grand poète eût rapporté du légendaire maquis les impressions qui créent les immortels chefs-d'œuvre. La Corse chantée par l'auteur des « *Destinées* » ; quelle préface pour l'avenir de l'Ile oubliée !

A dire vrai Vigny devait disposer de peu de temps pour se payer un tel voyage d'agrément. En plus de ses travaux littéraires et des dérangements que lui imposaient ses relations très étendues, il était commandant de la Garde nationale. Et par ces temps troublés, (nous sommes en 1830,) cet emploi ne devait pas être précisément de tout repos. Il songea donc à chercher la documentation plus près : il se rendit chez Pozzo di Borgo.

Celui-ci, rentré de Londres depuis plusieurs années, et richement installé rue de l'Université, jouissait alors d'une autorité incontestée. Bonaparte, l'ennemi de quarante ans, é

bien mort, et son corps n'était pas encore revenu de l'île lointaine. L'autre, le roi de Rome, avait déjà perdu tout prestige. Le conseiller d'Alexandre pouvait se montrer, et il se montrait, sans crainte. L'impression qui se dégage de l'entretien relaté par Alfred de Vigny, est qu'il était trop heureux de le faire.

C'était le 10 juillet 1830, le soir. Vigny semble lui-même étonné de l'empressement avec lequel il fut reçu, et note que cet empressement cachait mal la satisfaction, éprouvée par le comte, d'avoir à parler de lui.

En effet Vigny a beau le ramener au sujet qui l'occupe, l'ami de Bernadotte n'est pas pressé de satisfaire son avidité.

« Je viens de passer deux heures et demie avec Pozzo di Borgo, écrit Vigny. Je l'ai interrogé sur la Corse. Il m'a répondu un peu sur la Corse et beaucoup sur Pozzo di Borgo ».

Les mots « Bonaparte et moi ; moi et Bonaparte, reviennent à chaque instant dans sa conversation ».

La Corse était bien peu à côté des deux grands hommes. Et Pozzo di Borgo était le premier. Ayant retrouvé trois imprimés de l'année 1792, il se mit à les lire à haute voix. Ils relataient les actes de la Corse quand « elle se déroba à la domination de la Convention ».

C'est de cette époque que date l'inimitié des Bonaparte et des Pozzo di Borgo.

C'est lui qui fut envoyé à « l'Assemblée Constituante, avec une députation de notables Corses ». Cette députation avait pour mission d'apporter « la soumission de la Corse à la Constitution nouvelle ». Tous ces actes sont rédigés par lui. Il a soin d'en faire remarquer la signature : « Pozzo di B..... secrétaire ». Il s'excuse du titre, ajoutant qu'il était bien jeune alors ».

Et Paoli, que devient-il, ? vous demandez-vous.

« Paoli, vieux et mutilé, mais considéré et imposant, dirigeait la Corse, retiré dans un logement d'une caserne des régiments français ».

Nous aurions aimé apprendre dans quelle caserne, car Paoli ne semble pas avoir fait abandon total de toute activité, à l'époque dont il s'agit.

Cependant Pozzo avoue que Paoli présida l'assemblée des notables de l'île qui eut lieu pendant la Convention. Il en montre le procès-verbal. C'est « l'unique exemplaire écrit en italien qu'un curé Corse avait caché dans un missel, entre le carton et la couverture ». Mais le procès-verbal en a été rédigé par lui, et le discours que Paoli y prononça « avait été rédigé d'avance encore par lui ».

Alfred de Vigny a eu ce procès-verbal à la main, et il se souvient avoir lu cette phrase :

« Les Bonaparte nés dans la fange, et élevés dans la corruption d'un *pacha luxurieux*, (désignant M. de Marbeuf) ont dénoncé les meilleurs de nos concitoyens à la Convention et, dans un étage *plus bas*, (1) ont aussi mérité de la patrie que les Aréna qui ont donné cet exemple de la dénonciation ».

Ici on eût pu dire que Vigny a dû montrer quelque surprise devant une telle violence de langage. Car Pozzo di Borgo éprouve, comme pour la justifier, la besoin d'ajouter que Joseph Bonaparte a écrit des Corses : « Prouvons qu'ils sont mauvais citoyens et notre fortune est faite ». Le mot est-il authentique ? Quant à nous, dans notre impartialité, nous aimons mieux en laisser toute la responsabilité à l'ennemi des Bonaparte.

Mais la conversation reprend sur Pozzo di Borgo. Le comte relate que lorsqu'il voulut rentrer en Corse, trois commissaires de la nation furent envoyés pour informer » contre lui. Quand il l'apprit il conseilla de les arrêter, car, dit-il, ils apportaient la terreur et la guillotine : « ils venaient demander sa tête ».

Le conseil ne paraît pas avoir été suivi. Mais ce fut encore lui qui....

« fortifia et défendit *Ajaccio* contre la République. Pendant dix-huit mois la lutte dura dans l'île.

Bonaparte servait dans les troupes envoyées de Bastia pour attaquer la citadelle d'Ajaccio. Il ne commandait pas ».

Et le futur empereur, « qui connaissait chaque pierre de la ville », dut éprouver quelque surprise devant la fermeté avec laquelle Pozzo la défendit. Celui-ci s'étant emparé des canonnières surpris dans la place, avait fait venir des montagnards et leur avait dit : « Vous les fusillerez s'ils ne tirent pas sur les assaillants ». Et pour démontrer que tous moyens de défense avaient été utilisés, il ajoute :

« Un vaisseau, *Le Vengeur*, avait fait naufrage sur la côte, j'en fis prendre les canons et m'en servis pour armer la citadelle. Ainsi les patriotes français furent chassés, et je commençai, sous l'aile de Paoli, à devenir grand ».

Une seconde assemblée (consulta) eut lieu. Ce fut encore lui qui « en dirigea la pensée et en fit le procès-verbal ». Cette *consulta* « donnait la Corse à l'Angleterre ». Le traité fut passé « avec lord Elliot ». Et pendant deux ans Pozzo di Borgo fut « vice-roi de la Corse » sous le règne de Georges III.

(1) Les mots en italiques le sont dans le texte.

Le comte en met la preuve sous les yeux de Vigny. C'est un livre écrit en italien et qu'il appelle « *Les actes de mon règne* ».

Ici l'auteur de « Cinq-Mars » semble être devenu plus précis ou plus pressant. Il pose des questions auxquelles l'ancien vice-roi fut amené à répondre « par différents chemins ». Nous les transcrivons intégralement.

Demande. — Les Corses ont-ils le cœur français ou italien ?

Réponse. — Corse.

D. — Seraient-ils bons marins ?

R. — Peu. Surtout tirailleurs sur terre.

D. — N'est-il pas bon de tenter leur désarmement ?

R. — Oui ; mais entier, de tous les individus ; ils le désirent eux-mêmes.

D. — Pensez-vous comme moi qu'il soit bon de les civiliser par des ecclésiastiques ?

R. — Oui ; mais non des Jésuites qui s'occupent trop de politique.

D. — Pourquoi ne fait-on pas rester là les préfets plus longtemps ?

R. — Parce que les Corses ont plus d'esprit qu'eux et les regardent comme des sots au bout de peu de temps.

D. — Pourquoi ne fait-on pas de routes ?

R. — On en a commencé une en 1792 ; elle n'est pas encore achevée.

D. — Les habitants s'y opposent-ils ?

R. — Non, ils la désirent.

D. — Que faut-il pour leur bonheur ?

R. — Une instruction primaire meilleure ; une industrie bien dirigée.

D. — Les Anglais que firent-ils ?

R. — Ils donnèrent de l'argent, mais cela ne suffit pas. *Ils payaient le fusil.*

D. — Pourquoi Bonaparte n'a-t-il rien fait pour la Corse ?

R. — Il la haïssait parce qu'on l'y connaissait trop bien. Il a formé beaucoup de régiments qu'il a fait tuer, et a épaissi le pays.

Puis Pozzo di Borgo montre le cor (*le Colombo*) le « triton » avec lequel on appelle les chasseurs dans les montagnes et en revient encore à sa haine contre les Bonaparte. C'est lui qui leur a porté « le dernier coup ». Même après s'être retiré à Londres il écrit au « Grand Seigneur Alexandre de Russie : Je ne suis plus votre sujet mais serai toujours votre serviteur. *Vous ferez la guerre à Bonaparte, je vous servirai alors.* »

Il montre (encore !) à Alfred de Vigny « un manuscrit écrit en italien : *Vie des plus anciennes familles de Corse* : la page de la sienne y est marquée ; il me l'a lue ». C'est d'abord un poème à la louange des Pozzo, puis c'est tout un livre où il est dit que « les Pozzo sont fameux pour avoir, à un haut degré, la haine de leurs ennemis et l'amitié pour leurs amis ».

Il y a même un parchemin qui porte « qu'en l'an 1460 le pape Paul donna à sa famille le droit de ne pas payer les taxes religieuses ». Vigny lui ayant rappelé l'objet de sa visite, il répond : « Vous nous rendrez un grand service : Je vous ferai connaître Giraldi (?) qui est l'homme qui connaît le mieux le pays ». Et prenant un crayon il inscrit les ouvrages à consulter : « *Filippini, Gambragi* (?), *Système de....* imprimé à la Haye, *Description de la Corse par Bellin* ».

La conversation se termine là.

Comme on le voit elle n'était pas pour inspirer un auteur froid comme Vigny, qui, il faut le savoir, n'aimait pas Bonaparte. La preuve, nous la trouvons quelques pages plus loin, à propos du retour des cendres de Napoléon, en 1840. « Dans mon silence et ma solitude, écrit-il, on m'appelle à chanter cette arrivée des cendres ; je proteste contre elle ». Malgré cela le poète dut quitter l'hôtel de la rue de l'Université plutôt découragé. Que penser d'un pays dont un de ses enfants vient de dire tant de mal de son autre plus illustre enfant ?

Et Alfred de Vigny n'écrivit jamais l'histoire de la Corse !

Regrettons sincèrement que ses investigations se soient arrêtées là. D'autres Corses aussi documentés et, nous le croyons, plus impartiaux, se trouvaient à Paris qui l'auraient mieux inspiré.

En somme après cette lecture nous venons de revoir la Corse de toujours ; l'éternelle victime de cette lutte de clans qui n'enfante que souffrances et déceptions amères.

Mathieu AMBROSI.

ETUDES ARCHÉOLOGIQUES

FERTON (Ch.), Bonifacio à l'époque néolithique.

A l'époque néolithique, Bonifacio et ses alentours étaient habités par une population assez importante. Les silex taillés s'y rencontrent en abondance, particulièrement sur l'emplacement de deux ateliers qui existaient l'un dans la citadelle adossée à la ville, l'autre sur le Campo-Romanello, plateau auquel se soude la presqu'île de Bonifacio. Ces silex se rapportent tous à l'âge robenhausien. Les primitifs qui s'en servaient venaient soit des côtes de Provence, soit du littoral toscan. Ils travaillaient, outre le silex, le quartz et la serpentine, fabriquaient des poteries, vivaient de coquillages marins, huîtres, bigorneaux, arapèdes, bucardes, clovisses, dont on a

trouvé de véritables amas, chassaient volontiers et habitaient des abris sous roche.

Ils avaient percé de petites coquilles marines, le *columbella rustica*, pour en former des ceintures ou des colliers. M. Ch. Ferton note également que les ateliers principaux avaient été installés auprès de deux sources, la fontaine de Longone et celle du puits Saint-Barthélemy, qui jaillit dans une grotte béante au niveau de la mer.

Au temps de la pierre polie, un homme avait établi son domicile sous un surplomb voisin du vieux chemin de Sartène. Il y faisait cuire, pour se sustenter, un petit lièvre aujourd'hui disparu, le *lagomys corsicanus* Cuv., des oiseaux et un ruminant de grande taille. Un jour il fut tué, à 3 ou 4 mètres de son foyer par un bloc détaché de la voûte, et qui lui écrasa la partie supérieure du corps. Le hasard amena M. Ferton à découvrir ce squelette ; — malheureusement, le crâne manquait. L'étude fit connaître que ces ossements présentaient les caractères de la race néolithique française : ils avaient d'ailleurs été recueillis dans une poche creusée en pleine molasse miocène, et le remplissage de cette poche était contemporain de l'époque de la pierre polie. L'homme auquel ils avaient appartenu était d'assez haute taille et différerait peu de l'Européen actuel. Selon M. Ferton, les néolithiques de la Corse auraient produit une grande partie de la population qui habite l'île de nos jours.

L'existence des sources de Longone et de Saint-Barthélemy à l'époque néolithique dénote que les failles et l'inclinaison des couches calcaires n'ont point varié depuis ce temps, c'est-à-dire que la région n'a subi depuis aucun mouvement sérieux. Le détroit de Bonifacio existait à l'époque néolithique ; son effondrement date des temps quaternaires ; mais il n'eut pas à l'origine sa largeur actuelle, car la mer est parsemée d'écueils jusqu'aux îles Lavezzi. D'autre part, depuis l'époque néolithique, les vagues n'ont pour ainsi dire point sapé le rocher qui porte Bonifacio ; seul, le fond du fiord, qui s'étendait jusqu'à Arenaggio a reculé, d'environ 300 mètres. Le climat est resté le même.

Les Phéniciens ne sont donc point les premiers habitants de la Corse. Lorsqu'ils abordèrent cette île, ils y trouvèrent comme l'heureuse découverte de M. Ch. Ferton autorise à le croire, des naturels qui vivaient peut-être à la façon des sauvages que Cook et Bougainville signalèrent à la fin du XVIII^e siècle en Océanie.

LUCIEN BRIET

LE TOURISME ANGLAIS EN CORSE

WHITWELL (Mrs) :

Through Corsica with a paint brush. ⁽¹⁾

Il faut vraiment manquer de tout talent d'écrivain, même après n'avoir passé (fut-ce en deux fois) que sept semaines en Corse, pour n'en rapporter que les piètres notes consignées dans ce volume par Mrs Whitwell. Non pas que la voyageuse erre jamais dans son jugement. Elle a bien remarqué que les routes insulaires sont excellentes, que les Corsses sont cordiaux, que les femmes peuvent se promener seules à travers l'île et que les auberges, pour être primitives, sont confortables. Mais il est rare que le récit se hausse au-dessus du bavardage de femme ; et du reste il serait injuste d'en tenir rigueur à l'auteur, qui nous avertit elle-même du but plus que modeste qu'elle s'est proposé.

Ainsi donc, cet opuscule de 66 pages, bien édité, avec chic, au point de vue littéraire n'existe pas. Mais comme par une revanche de la Nature, si diversement plantureuse, voici que le pinceau inspiré de Mrs Whitwell a fait de ce livre, autrement tombé mort-né de la presse, un document de vérité et de beauté, une éloquente page d'art à la gloire de la Corse.

« J'aurais de quoi peindre, dit Mrs Whitwell, tous les jours pendant des semaines ». Ainsi inspirée, elle a fait œuvre rare et capitale. Ses dix-sept aquarelles, uniques en leur genre, font le prix de son livre. Pas de chiqué. Tout est vu. Ceux qui connaissent la Corse y lisent les traits de son divin visage. L'artiste anglaise n'a fait que parcourir l'île. Mais elle l'a vue, elle l'a sentie, elle en a fixé les contours avec l'âme.

Elle a rendu la munificence décorative d'Ajaccio, les joies florales de la villa Barbicaja, les palmiers et les orangers qui se penchent sur les terrasses et les escaliers. Elle a saisi la richesse trop succulente presque des jardins, truculents d'ombres, de couleurs et de rayons. En voyant son *Mésembryanthème*, la fleur qui s'épanouit à midi, le talus rubescent en bordure d'un sentier soigné, les maisons en contrebas et, parmi des branches presque aussi diaphanes que le ciel, les monts pyramidaux ; en respirant l'odeur de son *tamarin* de Liamone, contre le profil absolu des cimes, on est tenté de se dire que c'est trop beau ; mais nous savons que c'est vrai par surcroît. Nous reconnaissons l'allée des *Tombaux* dans le cadre inchangeant du rivage vert, des hauteurs violettes et du bleu homérique de la mer. Calcatoggio sur ses

(1) Voir mention bibliographique au catalogue, p. VIII (col. P.)

pentés, les maisons à trois ou quatre étages, le clocher sous le dais gris sale des nuages de sirocco, cette composition toute faite, — mais, c'est le village type de Corse ! Piana aussi dans plus de soleil ; Muro, plus gai également ; et l'étonnante et tragique figure de Vico, découpée contre les montagnes austères, avec un tombeau que garde un cyprès énorme, grande et triste vision. De St-Florent, où elle a attaqué le détail, Mrs Whitwell nous a rapporté la maison corse, saturée de soleil, aux murs rutilants de lilas et d'ochres, avec les persiennes vertes qui se soulèvent, comme des paupières, pour voir dans la rue. La forteresse de Calvi, toute éthérée en un ciel parfait, le coucher de soleil incroyable à Calvi également, orange et rose sur le cristal de mer, cela aussi est véridique ; comme les nobles Calanches, prises sur le vif de leur impondérable beauté, volatilisées de la matière ; comme enfin la forêt d'Aitone, cantique vert contre le V céleste du golfe de Porto.

L'artiste aurait laissé mille esquisses que, tout en augmentant notre joie, elle n'aurait, pour nous, rien ajouté à son renom. Un don magnifique la possède. Elle n'a fait que passer devant la Corse, mais elle l'a reconnue.

PAUL CHAUVET.

OUVRAGES DIVERS SUR LA CORSE

MARS : En Corse par la Riviera.

Après tant d'articles et de descriptions touristiques, voici la Corse vue dans le *Journal amusant*. Le texte de cet album commence par une description rapide de la Côte d'Azur de Marseille à la frontière ; puis aussitôt de Nice l'auteur nous amène à Calvi, dont l'antique citadelle semble se porter au devant du navire « dans un geste de bienvenue ». De là, par mer, nous gagnons Ajaccio. Les caps succèdent aux anses, les golfes profonds aux masses rocheuses, avec une étourdissante fantaisie. Les attractions que possède le chef-lieu de l'île sont mises tour à tour en vedette, exaltation des Calanches, ce site merveilleux qui produit invariablement, et sur tous, une impression à jamais ineffaçable. A noter que Mars décrit comme il croque, à l'aide de quelques traits, au grand galop, nous allons d'Evisa à Corte par le Niolo et le sauvage défilé de la Scala di Santa Régina, où le caprice formidable des lignes rivalise avec la magnificence des couleurs. Il est ensuite question de Vizzavona, des gorges tourmentées du Vecchio et de la Balagne, ce pays de cocagne, où l'on ré-

colte tout ce qui peut se récolter en Corse. A Bastia, la péninsule du cap Corse, semblable à un bras tendu par l'île vers sa grande sœur, la France continentale, est l'objet d'une excursion qui s'impose. Là, la vigne donne ses vins les plus généreux et on se croirait transporté dans une région de rêve. Bastia, c'est la cité vivante, grouillante, et le tableau que cette ville évoque « apparaît si riche en couleur, si chaud de ton, si vibrant de lumière, que l'arc-en-ciel lui-même en crèverait de dépit » ! L'auteur rend galamment hommage à la beauté des Bastiaises, à leur démarche souverainement harmonieuse, tout en se remémorant les Ajacciennes à l'allure frétilante et décidée, aux lignes admirables, aux minois éveillés et charmeurs. Saluez, mesdames, et ne soyez point surprises que Mars brûle toujours pour Vénus. L'étang de Biguglia possède de riches pêcheries d'anguilles, et il est étonnant que Mars ne l'ait point appelé le Melun de la Corse.

Nous parvenons enfin en Castagniccia, le pays des châtaignes. Chauds, les marrons, chauds ! En continuant par la côte orientale, nous échouons à Corte où le beau sexe ne cesse de tenter le crayon et la verve du joyeux dessinateur. « Quelle fête pour les yeux que ce va-et-vient de femmes à la fontaine, la tête supportant l'amphore pleine d'eau » ! Courte esquisse de Bonifacio pour terminer, avec ses falaises crayeuses, ses grottes ensorcelées, ses rochers éparpillés dans les flots écumeux, ses ruelles montueuses et sa citadelle grillée par le soleil, tout cela dominant les flots bleus, et sous un ciel de la plus véhémence pureté, si bien que le paysage bonifacien dépasse en splendeur, en intensité de ton, tout ce qu'il est humainement possible d'imaginer.

Les dessins de Mars sont humoristiques, gais et ornés d'une légende qui leur sied à ravir. Le Golo est un amour de torrent ; Erbalunga, un poème. L'Afrique chez soi, voilà Mi-Omo. Ici, c'est, dans un coin du vieux port de Bastia, un marin du vieux coin ; là, ils'agit de deux îles qui, quoique constamment dans les vignes, ne réclament comme pourboire que de l'eau claire ; ailleurs, nous avons affaire à une marchande de fromages : « Pour l'amour du broccio, souffrez qu'on vous embrasse. » Tantôt l'on s'accorde à vanter à Corte combien la Cortaise est accorte ; tantôt, un âne porte les lettres, et le facteur. Un bon cocher est le chemin le plus court de Propriano à Sartène ; etc, etc. Au sortir d'une lecture aride, rien n'est plus rafraîchissant que de feuilleter un album — et de boire en même temps un verre de bière — de Mars.

B. LUCIANI

LES OUVRAGES DES TOURISTES FRANÇAIS

CÉLARIÉ (M^{me}) : Un mois en Corse. ⁽¹⁾

Nous nous félicitons d'autant plus de l'apparition du livre de M^{me} Celarié qu'il a été conçu selon un plan très clair qui en rend la lecture extrêmement facile et attrayante. Certes, en un mois, l'auteur n'a pas parcouru toute la Corse; il n'a pas tout vu ni cherché à tout voir et ne s'en cache pas. Il nous fait visiter les principales villes: Calvi, Corte, Ajaccio, et Bastia; puis, se lançant dans une randonnée magnifique, il nous entraîne à sa suite le long des routes, d'Ajaccio à Piana, puis à Corte par le golfe de Porto, Evisa et le Niolo, puis successivement à Vivario, Ghisoni, Ghisonaccia, Bonifacio pour remonter enfin vers le nord par Sartène jusqu'au point de départ.

Un mois en Corse, « ne fait pas double emploi avec les guides ordinaires. M^{me} Celarié ne nous énumère nullement tout ce qu'un touriste pourrait apercevoir au cours de ce merveilleux voyage. Si elle trace la physionomie extérieure des contrées qu'elle traverse, c'est toujours à grands traits et son but principal reste partout de nous faire connaître l'état d'âme des habitants et le caractère général du pays, par une suite de tableaux pittoresques et variés, des souvenirs historiques, des coutumes locales, des légendes, bref des renseignements de toutes sortes sur les questions les plus diverses.

Un grand nombre de photographies sont très intéressantes, placées à l'intérieur des chapitres, et concourent à donner aux lecteurs une idée très nette des régions parcourues.

Enfin une série de petites cartes très claires dans le corps de l'ouvrage et des tableaux statistiques sur l'agriculture à la fin du volume complètent « *Un mois en Corse* » de la manière la plus satisfaisante.

J'ai dit tout à l'heure qu'il ne s'agissait pas d'un guide. Cependant « *Un mois en Corse* » contient un certain nombre de renseignements pratiques placés en général à la fin de chaque chapitre. A mon grand regret, je suis obligé de déclarer qu'au lieu de faciliter la tâche du touriste, ils sont plutôt faits pour l'induire en erreur : beaucoup sont peu exacts et, parfois même, complètement faux.

Il est manifeste, en effet, que le prix des repas n'est pas « resté à peu près ce qu'il était avant la guerre » comme l'affirme la page 21. On paie couramment, à l'heure actuelle, 5, 6 et 7 francs pour des repas qui ne dépassaient pas autrefois 2 francs ou 2 fr. 50. Si M^{me} Celarié retournait à la Solenzara, ce

(1) Voir mention bibliographique au catalogue p. VIII (col. O.).

n'est plus 1 fr, 75 qu'elle devrait déboursier pour le déjeuner plantureux qu'elle nous indique.

De même, si je suis d'accord avec l'auteur pour qualifier d'abominables certaines diligences, j'estime, au contraire que les automobiles publiques sont, en général, acceptables.

Le lecteur ne devra donc pas trop se fier à ces renseignements qui ne semblent pas d'ailleurs émaner de l'auteur même du livre.

Ces erreurs tiennent sans doute au fait que Mme Celarié a effectué son voyage avant la guerre. Certes c'est là une circonstance que rien ne précise et que le touriste ignorant de la Corse ne pourra même pas soupçonner. Aucune date n'est donnée et le lecteur, sachant que le livre a paru en 1920, supposera de bonne foi que le voyage a été fait l'année précédente.

Mais un Corse ne peut pas s'y tromper. Il sait, en effet, mieux que personne, que les services de jour entre le Continent et l'île n'ont pas été rétablis depuis 1914, que Sanguinetti a été tué en 1917 dans le Nio'lo et que le prix de la vie a effroyablement augmenté.

Il eut donc été absolument nécessaire, à notre avis, de mettre en garde le lecteur, ou tout moins de remanier les renseignements pratiques, ce qui était facile puisqu'ils ne font pas corps avec le reste de l'ouvrage.

Quant aux produits corses, nous touchons un point délicat. Moi qui les adore ! Mme Celarié n'aime pas le broccio et nous le fait savoir à deux reprises. Des goûts et des couleurs on ne discute pas, évidemment ! Mais elle permettra à un Normand, qui n'oublie pas le fromage à la crème de son pays, de croire que son jugement serait révisé si elle revenait en Corse au printemps, seule époque où l'on puisse avoir du broccio frais. Le broccio salé n'a pas la même saveur et se rapproche du fromage corse avec lequel M^{me} Celarié semble le confondre.

Celle-ci fait l'éloge des « sangui », des « ficatelli » et des haricots de Calacuccia, mais fait fi de la tourte de farine de châtaignes. Pas un mot du « lonzo » et du « prisuttu », les chefs d'œuvre de la charcuterie corse !

Mais ce sont là de misérables petites chicanes qui me se ront d'autant mieux pardonnées qu'il n'y a pas de roses sans épines et que j'ai commencé par les épines. Venons maintenant aux roses.

En premier lieu, les descriptions abondent. Mme Celarié, éblouie par l'innombrable variété des couleurs, a cherché en diverses occasions à nous faire partager son admiration. Lorsque la calèche l'entraîne sur les routes, en quelques développements plus ou moins ramassés selon l'importance du paysage, elle décrit les merveilleux tableaux qui se dérou-

lent successivement devant ses yeux depuis les gorges sauvages de la montagne jusqu'aux rives lumineuses de la mer. Le style souple, le vocabulaire coloré s'adaptent très bien aux différentes descriptions; néanmoins ce sont les régions les plus riches en couleurs et par conséquent les bord de la mer qui ont surtout frappé l'auteur. Ceux qui connaissent les environs d'Ajaccio liront avec plaisir « la promenade au Salaris » et « Sur la voie sacrée ». La peinture du golfe de Porto et la description des grottes de Bonifacio sont également des plus réussies.

Mais quelle que soit la valeur de ces descriptions, l'intérêt du livre réside autre part. Estimant sagement que les guides ordinaires suffisent à renseigner les voyageurs au point de vue pratique, l'auteur a voulu nous faire pénétrer avant tout l'âme des habitants et, dans ce but, nous fait connaître les souvenirs historiques, les légendes, les coutumes locales.

Que ce soit dans les villes comme Calvi ou Ajaccio ou dans les villages comme Olmeto ou Venaco, il nous rappelle les souvenirs qu'évoquent telle maison, telle ruine, telle montagne. La vie de Paoli et celle de Napoléon nous sont racontées à grands traits; les histoires d'Arrigho bel Messere, de Sampiero et de Vannina et de nombreuses autres font l'objet d'anecdotes vives et intéressantes tout au long du livre et l'étranger apprend ainsi de la manière la moins ennuyeuse les particularités les plus marquantes de l'histoire corse.

Mais les souvenirs historiques ne sont pas tout lorsqu'on veut connaître un peuple : les légendes y contribuent également et l'auteur ne l'a pas oublié. Aussi se succèdent-elles pour la plus grande joie du lecteur. A Calvi, c'est la légende de la vigne de l'Evêque ; à Ota, celle du Capo d'Ota ; dans le Niolo, celle du Tafone, etc.... Toutes sont curieuses ; toutes révèlent, mieux que n'importe quelle leçon plus ou moins pédante, l'âme d'une race.

Partout, au cours de son voyage, M^{me} Celarié a recollé des renseignements de nature à satisfaire les esprits les plus curieux sur les cérémonies qui entourent ces deux étapes de la vie d'un homme : le mariage et la mort. Ici, ce sont les mariages dans les montagnes avec les sérénades, les cadeaux, les rites séculaires ; là, ce sont les mariages par enlèvement avec les coups de fusil et les libations. Tel chapitre nous initie au culte des morts et aux voceri, tel autre nous renseigne sur les lamenti. Les superstitions trouvent aussi leur place et nous apprenons à pratiquer les exorcismes et à conjurer le mauvais sort.

La question la plus passionnante et souvent la plus mal comprise par les étrangers n'a pas été laissée de côté : Je fais allusion à la vendetta et au banditisme. Mme Celarié nous en parle avec abondance. Elle a interrogé des Corses de Corse, des Corses du continent et des gendarmes et cela dans les contrées les plus opposées de l'île comme Calcatoggio, Calacuccia et Sartène. Les opinions ainsi recueillies sont rapportées en toute impartialité et le lecteur se trouve aussi documenté que possible sur une question qui intéresse si vivement l'étranger.

J'en ai assez dit pour donner une idée à peu près complète de ce récit de voyage dont la lecture, malgré l'abondance des détails, reste très facile.

Je suis donc convaincu que de nombreux continentaux, après avoir lu *« Un mois en Corse »*, n'hésiteront plus à traverser le court bras de mer qui sépare la Côte d'Azur de l'île de beauté. — Mme Celarié aura ainsi, rendu un grand service aux touristes en les incitant à parcourir un des plus beaux et des plus attachants coins de France, et aux Corses en dirigeant vers leur pays une clientèle qui sera pour lui, dans l'avenir, une de ses plus sûres sources de richesses.

Ch. de la MORANDIÈRE.

DOCUMENTS ÉTRANGERS SUR LA CORSE

LA CONQUÊTE DE LA CORSE PAR LES ANGLAIS

Extrait des mémoires de l'officier anglais Samuel RICE

(Suite)

V. — Le Siège de Calvi (Suite).

4 Août. — Ma lieutenance a paru aujourd'hui à l'ordre du régiment ; ma commission est datée du 1^{er} avril. Nous n'avons pas encore pris possession de la ville, mais nous sommes à peu près sûrs que l'affaire est réglée. Le Général n'a pas jugé à propos de divulguer ce grand secret.

11 Août. — L'ennemi a évacué Calvi hier, avec les honneurs de la guerre ; il s'est embarqué sur des transports pour regagner Toulon. La ville de Calvi est dans un état déplorable.

Le journal de Sir John Moore contient cette dernière constatation : « On ne peut s'imaginer la destruction causée par notre feu : il n'y a pas une seule maison qui n'ait été endommagée. La ville est un monceau de ruines. » Moore se plaignait souvent de l'épidémie qui sévissait sur les troupes, mais une note de son journal, en date du 16 août montre que le régiment de Sam-Rice était en meilleur état que la

plupart des autres. « Le 51^e, dit Moore, a moins de malades que n'importe quel autre régiment. Nous le devons sans aucun doute à notre major, Mac Cleish, qui est un médecin capable et zélé, mais nous le devons aussi, pour une bonne part, à la bonne organisation de notre infirmerie réglementaire, telle quelle a été établie depuis trois ou quatre ans. C'est une des premières choses dont je me suis occupé en prenant le commandement du régiment. Depuis, l'infirmerie a toujours bien fonctionné. Ma récompense maintenant c'est d'avoir trois fois plus d'hommes disponibles que tout autre régiment ».

La cause de cette maladie était indiscutablement le manque d'abri pour les hommes ; rien ne montre qu'il y ait eu la moindre épidémie : des soldats, d'aujourd'hui, placés dans les mêmes conditions, souffriraient de même. Pendant le jour, les hommes étaient continuellement exposés aux rayons ardents d'un soleil d'été, en Méditerranée ; ils étaient vêtus comme on l'est en Angleterre pendant l'hiver, avec des vêtements de drap bien ajustés ; leurs cheveux étaient tressés, et leurs chapeaux ne servaient qu'à échauffer davantage la tête. La nuit, ils dormaient en plein air, presque sans couvertures, dans ce pays montagneux où la température s'abaissait parfois au point de les geler jusqu'aux os. Il ne faut donc pas s'étonner qu'ils aient payé un large tribut à l'insolation et à la fièvre.

VI. — Occupation de la Corse.

La prise de Calvi mettait fin à la résistance des Français en Corse. L'île devenait une possession anglaise ; deux mois auparavant, les Corses avaient reconnu la souveraineté du roi d'Angleterre. Sir Charles Stuart se mit aussitôt à répartir ses troupes dans les garnisons ; le 51^e s'embarqua à Calvi et se rendit à Bastia, où il devait tenir garnison. Dans une lettre datée de Bastia, et du 11 septembre, Sam Rice donne quelques détails :

« J'ai le plaisir de vous annoncer que nous avons quitté nos abris de toile, et que nous avons établi nos quartiers dans une garnison qui n'est pas du tout désagréable. Combien de temps y resterons-nous ? On n'en sait rien pour le moment, car il y a d'autres places qui attendent leur garnison. Notre régiment ira très probablement à Ajaccio, qui est sûrement un des séjours les plus agréables et les plus salubres de toute l'île. Le général Stuart, le colonel Moore, et quelques autres du grand état-major sont partis il y a huit jours pour visiter l'île ; il est probable qu'ils vont étudier la distribution des garnisons. J'entends dire que les Français font de grands préparatifs à Toulon pour essayer de reprendre l'île. J'espère bien qu'ils essayeront, et nous leur ferons alors une chaude réception.

« Dans la lettre que je vous ai écrite après la reddition de Calvi je vous ai parlé, je crois, du très mauvais état sanitaire de notre armée. Ce n'était rien en comparaison de notre état actuel. Vous serez étonné quand vous apprendrez que le 51^{me}, qui comptait 500 hommes au commencement du siège de Calvi, n'a plus seulement cent hommes bons pour le service. Les autres régiments sont comme nous. Le 12^{me} Régiment de dragons légers, qui n'a pas eu à se fatiguer, est éprouvé, lui aussi, par le climat malsain. Les Corses prétendent qu'à partir de la fin du mois, le climat sera très sain jusqu'au mois de juillet. Espérons-le, car autrement, je suis sûr que dans trois mois, il n'y aura plus un soldat anglais dans l'île, s'ils continuent à mourir comme ils ont fait jusqu'à ces derniers jours. Les officiers ont souffert tout autant que les hommes de troupe. Dans notre régiment, je suis le seul officier qui n'ait pas été malade : comment ai-je résisté si longtemps, je me le demande.

« J'ai oublié de vous dire que nous avons quitté Calvi le 19 août, le jour anniversaire de ma naissance ; on nous a embarqués sur des transports pour aller à Bastia ; il n'y a pas plus d'une journée de mer, par bon vent : mais malheureusement nous avons mis presque une semaine. Je ne vous ai rien dit de Bastia ; que pourrais-je vous en dire, sinon que c'est une grande ville, très peuplée, et qui ressemble à la généralité des villes françaises. Nous sommes entassés ici avec des réfugiés français qui ont quitté Toulon, si bien que les officiers ne peuvent pas trouver de logements : c'est un grand ennui quand on est resté si longtemps en campagne. Depuis que je suis ici, je m'occupe à refaire mon équipement, qui a été durement éprouvé, j'ai perdu mes couvertures et mon couchage dans la première semaine de mon arrivée en Corse : c'est la plus grande perte que l'on puisse faire, après la perte de sa tête. Pendant plusieurs mois, j'ai couché sur le sol, avec une seule couverture, que j'avais pu acheter. Il ne faisait pas bien froid, et je n'ai pas trop souffert.

« Nous allons bien nous amuser. On va ouvrir prochainement un opéra italien ; c'est une idée du Gouverneur, et la garnison la trouve excellente. On va établir aussi un café avec des journaux anglais, et cela vaut encore mieux que l'Opéra.

« La frégate *la Moselle* qui se rendait à Toulon avec tous nos bagages a été prise par l'ennemi, comme je vous l'ai annoncé ; nous l'avons reprise au moment où elle sortait de Calvi, mais les « sans-culottes » avaient eu soin d'enlever toutes nos affaires. Nous allons toucher une gratification en argent pour la prise de Calvi : deux belles frégates, *La Melpomène* et *La Mignonne* ont été prises en même temps que la ville : cela nous rapportera quelque argent, espérons-le ».

Cette lettre et la suivante donnent une idée de la vie d'un officier subalterne dans un régiment faisant campagne à l'étranger en 1794. Il y parle peu de politique, parce que c'est un sujet qui n'intéresse pas un lieutenant en second. Il était assez occupé à veiller sur la santé de ses hommes, et à faire son service de garnison. Dans le régiment de Moore, un officier subalterne n'avait guère le temps de se reposer.

Bastia, 21 octobre 1794.

Depuis ma dernière lettre, Sir Gilbert Elliot a été nommé Vice-Roi de ce grand royaume de Corse. A cette occasion, la municipalité a donné un bal aux officiers de la garnison, et aux habitants. C'était tout à fait dans le genre « Liberté, Egalité » : jamais, je crois, on n'a vu nulle part une pareille assemblée. Le souper avait alléché bon nombre des misérables émigrants de Toulon, et il y en a beaucoup ici. Sans exagération, ils mangent avec plus de voracité et de bestialité que n'importe quelle meute de chiens courants. Je n'ai jamais vu un spectacle aussi répugnant, ni si risible en même temps. Il y en avait qui déchiquetaient des poulets avec leurs mains ; d'autres mettaient dans leurs poches un gigot ou une épaule de mouton. Bref, c'était une ignoble curée. Le Colonel Hely, du 11^{me}, a offert la semaine dernière à la garnison un bal très réussi. Le Général Stuart en donne un ce soir : ce sera, je pense, le plus brillant de tous : le général est un homme charmant, très distingué.

Sir Gilbert Elliot est allé hier à Corte ; il va y rester quelques mois avant de revenir à Bastia. Corte se trouve à 45 milles environ d'ici : c'est la résidence du Parlement corse. La route qui y mène est excellente ; elle a coûté très cher aux Français. Je ne puis guère vous donner de détails sur le pays, car je n'ai pas vu grand chose. Ceux qui ont pénétré dans l'intérieur n'en disent pas grand bien. La santé de nos troupes n'est guère meilleure. Nous continuons à enterrer chaque jour un grand nombre d'hommes.

Nous ne pouvons plus compter que cent cinquante hommes bons pour le service : il faudra du temps, j'en ai peur, pour reconstituer notre régiment. Le 12^e Régiment de Dragons légers s'est embarqué d'ici pour l'Angleterre ; Lord Hood s'est embarqué avec eux. Nous continuerons à bloquer la flotte française ; qu'en résultera-t-il, je ne saurais le dire. Quelques-uns prétendent que c'est à dessein que les Français ont abandonné Toulon, laissant ainsi le port ouvert. J'ai peine à croire qu'ils l'aient fait exprès, mais je laisse la question à ceux qui sont plus habiles que moi en politique. Je vois dans les journaux que les Français sont très fortement établis à la Guadeloupe ; j'imagine qu'il y aura bien du sang versé avant de la reprendre ».

Cette lettre contient deux indications d'intérêt général : la nomination de Sir Gilbert Elliott comme vice-Roi de Corse, et le départ de l'amiral Hood pour l'Angleterre. Pour notre lieutenant, cela n'avait pas grand intérêt : cela en avait davantage pour son colonel, et plus encore pour le Général Stuart. C'était le commencement de la fin ; la Grande-Bretagne allait perdre la Corse. Le vieil Amiral, qui avait plus de 70 ans, avait donné récemment sa démission, en apparence parce qu'on lui avait refusé les renforts qu'il demandait, mais en réalité parce qu'« il avait eu une querelle personnelle avec Lord Spencer, qui était alors le chef de l'amirauté. » ⁽¹⁾.

(1) Maurice « *Journal de Sir John Moore.* »

Avec le départ de Lord Hood, la marine cessait de participer aux affaires de Corse, et il n'y avait plus de rivalité entre les deux services. Mais une nouvelle rivalité s'éleva aussitôt. Sir Gilbert, devenu Vice-Roi, se révéla autocrate : bien qu'il ne connût pas encore les termes exacts de sa commission, il agit de suite comme aurait fait Lord Hood, et notifia au Général Stuart qu'il se considérait comme Commandant en chef. Le Général n'était pas homme à accepter tranquillement un rang de subordonné dans l'armée avec laquelle il avait mené à bien la conquête de la Corse. Il fit comprendre poliment à Sir Gilbert qu'il entendait conserver le commandement des troupes jusqu'au moment où le Vice-Roi recevrait du Roi une commission l'autorisant à prendre les fonctions de Commandant-en-chef ; c'est seulement alors qu'il lui remettrait le commandement. Sir Gilbert dut patienter mais les froissements étaient inévitables, et cependant, une entente parfaite entre le chef civil et le chef militaire était indispensable pour établir un gouvernement convenable dans une possession nouvellement acquise par l'Angleterre.

Entre temps, les troupes allèrent tenir garnison en différents endroits, et trois bataillons de Corses furent levés pour la défense du territoire. Le 51^e resta en garnison à Bastia jusqu'à la fin de l'année 1794, et c'est là que Sam Rice écrivit à son père la lettre suivante :

Bastia, 28 Décembre 1794.

J'ai la douleur de vous apprendre que depuis ma dernière lettre nous avons encore eu deux ou trois officiers malades. Avec le climat la première attaque de la maladie est toujours suivie de rechutes. Ce qui est très singulier, c'est que dans tout ce pays, les indigènes sont sujets à la même maladie, et beaucoup en meurent. On a répandu le bruit que la flotte française était dans les eaux d'Ajaccio, mais c'était inexact. La flotte de l'amiral Hotham est à Livourne ; on l'attend incessamment à Saint-Florent. Nous comptons aller dans quelques jours à Corte, où nous établirons nos quartiers. Triste garnison, à tous les points de vue, mais nous sommes très heureux à l'idée du changement.

On a levé ici trois bataillons corses. Si l'on se propose, comme je le crois, de leur apprendre les manœuvres anglaises, et la charge à la baïonnette, je ne sais pas trop ce qu'ils donneront : leur façon de combattre, c'est ce que nous appelons la chasse à l'allût : elle consiste à viser posément en s'abritant derrière un buisson ou derrière un arbre, à tirer sans se laisser voir. (1)

(1) Les Corses sont par instinct et par nature d'excellents soldats d'infanterie légère. Quelques années plus tard Sir John Moore émit l'idée de recruter en Corse, pour l'armée anglaise, un corps d'infanterie légère. A son avis, les Corses étaient les meilleurs fantassins de l'Europe entière. (Note du traducteur.)

« Je vois que l'on parle de paix. J'ai bien peur que, si nous faisons la paix, nous ne devions renoncer aux Indes Occidentales, et peut-être à cette fameuse île de Corse : Ce sera pour notre pays une grosse perte.

Si j'ai fait beaucoup de fautes dans ma lettre, il faut les attribuer à une jolie fille Corse qui n'a cessé de bavarder avec moi, de sa fenêtre.

Dans la première semaine de Janvier 1795, Sir Gilbert Elliott reçut les dépêches qui lui donnaient le commandement suprême de l'armée en Corse. Par suite, le général Stuart donna sa démission : le général Trigge fut choisi par le Vice Roi pour commander les troupes : il conduisit le 51^e à Corte, et l'installa dans ses nouveaux quartiers. Bientôt on eut à redouter une descente des Français en Corse, et les autorités militaires se préoccupèrent de défendre l'île contre de grosses forces. Cependant, la flotte anglaise était encore assez puissante pour donner confiance, dans une certaine mesure, à l'armée de terre. S'il y avait des jalousies entre l'armée et la marine quand elles étaient employées ensemble, les soldats n'y songeaient plus quand ils apprenaient les victoires navales des marins. C'est ce que l'on peut voir dans la lettre suivante que Sam Rite écrivit de Corte, le 28 Mars 1795.

« Ce qui s'est passé ici le dernier mois mérite certainement une relation, mais je suis bien embarrassé pour la faire. Je vais commencer par le combat de l'amiral Hotham contre la flotte française, mais tout ce que je sais de cette affaire, je l'ai appris par ouï dire. Je ne puis fixer les dates, car je ne sais pas quand la flotte française est sortie, ni quand la nôtre l'a attaquée. Donc, il y a quelques jours, la flotte française apparut en vue du Cap Corse : grande alarme chez nous d'autant plus que notre flotte n'était pas alors dans la baie de Saint-Florent. Nous pensions que les Français projetaient un débarquement, et nous ne nous trompions pas. Le Vice-roi envoya d'urgence par bateau un exprès à l'Amiral Hotham qui se trouvait à Livourne avec notre flotte : le lendemain matin, nos vaisseaux étaient en vue. Les Français restaient à la même place, formés en lignes de bataille, et semblaient bien décidés à nous rencontrer, en vrais Républicains, prêts à vaincre ou à mourir. Mais l'arrivée de notre flotte les fit changer d'avis, car ils s'enfuirent à toute vitesse, et nous les poursuivîmes avec bon vent. La fuite des Français ne permettait pas un engagement général. Il n'y aurait même pas eu de combat, je crois, si notre frégate *l'Inconstante*, qui est remarquablement rapide, n'avait rejoint les Français ; elle attaqua un vaisseau de 74, et alors l'amiral français ordonna à deux autres vaisseaux de 74 de se porter au secours du navire attaqué.

(à suivre)

Traduit par L. FILIPPI (d'Urtaca).

LE DIRECTEUR-GÉRANT : A. CLAVEL.

Bibliographie de la Presse Corse

(Suite. — Voir à partir du n° 7, deuxième année)

Avenir de la Corse (L') Journal hebdomadaire fondé à Paris par M. Jean de la Rocca, 1^{er} numéro le 1^{er} novembre 1861, bi-mensuel, in-folio, raisin 4 colonnes. Le 1^{er} novembre 1862, a paru dans le format des grands journaux de Paris, à 6 colonnes. Le 15 février 1865, a repris son ancien format et quelques semaines après a paru les 10, 20 et 30 de chaque mois. Dernier numéro le 10 septembre 1870.

A reparu peu de temps après à Bastia imprimerie Ollagnier, sous le titre : *Le Patriote de la Corse*, hebdomadaire, que nous mentionnerons à son ordre.

Avenir de la Corse (L') Journal hebdomadaire publié à Ajaccio sous la direction de M. Albert Surier; non politique, consacré à la défense des intérêts généraux du tourisme en Corse, 1^{er} numéro le 12 juillet 1914, in-folio Jésus, 4 pages à 5 col. Imprimerie moderne.

Avenir de Sartène (L') et de l'arrondissement, publié en septembre 1897 sous la direction de Jacques Nicolaï. Rédacteur en chef : Léon Reyder. En 1898 il changea son nom pour celui de *Cyrnos*.

Balagne (La) Journal quotidien, républicain, démocratique. Rédacteur en chef, Edmond Poirier, paraissant à Bastia. 1^{er} N° le 27 juillet 1893, dernier le 31 août même année; raisin in-folio, 4 pages sur 4 colonnes.

Bastia, fondé en septembre 1896. Rédacteur en chef M. Michel Maestracci; organe pour la défense des idées républicaines. 1^{er} Numéro le 26 septembre, in-folio raisin, 4 colonnes Impr. Fabiani.

Bastia-Journal, Journal quotidien, républicain et littéraire fondé à Bastia par M. Joseph Santi en 1885. Transformé et agrandi en 1897, in-folio, 4 pages sur 5 colonnes avec le sous-titre : *Tout pour la Corse*. Au décès du fondateur, en Août 1912, son fils M. Erasme Santi en prit la direction. Se consacrant aux intérêts économiques, industriels et touristiques du pays. Muni d'un service télégraphique et téléphonique, il ajouta à son titre : *Le plus grand, le mieux informé, le plus répandu des Quotidiens insulaires*. Paraît dans son imprimerie spéciale, 18, Boulevard Paoli à Bastia, un an : 28 fr. le N° 0,15 cent.

Bahut-Journal, fondé à Bastia par un groupe d'étudiants en 1920. N'eut que quelques numéros.

Bastia-Rigolo, ayant pour programme : *rire et s'amuser*. Journal satirique hebdomadaire fondé en 1896 et qui n'eut que quelques numéros.

Bastiais (La) journal politique hebdomadaire, bi-hebdomadaire, trihebdomadaire. N° 1, 18 Décembre 1914. Numéro unique qui a remplacé un seul jour le *Petit-Bastiais*.

Bataille (La) Journal quotidien indé pendant fondé à Ajaccio en 1903. Pau Quilici, directeur politique; Sampiero Porri, rédacteur en chef; Jean Zévaco administrateur; disparut pour reparaitre le 10 mai 1904, d'abord sur raisin puis sur Jésus in-folio 4 colonnes. Dernier N° le 2 mai 1914, Impr. spéc.

Bluet (Le) fondé à Bastia en 1899 Publication entièrement littéraire qu parut pendant quelques semaines.

Bohème (La) Journal littéraire hebdomad. humoristique, satirique et mondain, paraissant le dimanche à Bastia. In-folio raisin, 4 pages, 3 colonnes, sur papier de Couleur.

Boy-scout Corse (Le), Organe officiel des Sociétés sportives de la Corse paraissant au moins tous les mois. Directeur Saumade. Feuille raisin in-4° 4 pages, 3 colonnes. Bastia, impr. spéciale; sur papier rose.

Bulletin de la Caisse de Secours mutuels des Corses habitant Paris fondé et imprimé à Paris en 1904. In quarto-raisin, 4 pages, 2 colonnes.

Bulletin de la Fédération de l'Union générale des Corses et des amis de la Corse en Tunisie. Trimestriel, 2 pages, format in-8° écu à 2 colonnes. Tunis, imprimerie Centrale. Ne publie que 3 numéros en 1911.

Bulletin mensuel de la section syndicale des Institutrices et instituteurs de la Corse. N° 1 en mars 1912, in-raisin sur 2 colonnes, 12 pages de texte, 8 p. de couverture en papier rouge vif. « Organe entièrement rédigé en orthographe simplifiée ». Directeur : Trojan Antoine; administrateur : J.-L. Orsoni. Rédacteur en chef; D. Lupi. A publié et tout 18 numéros, le dernier portant la date : Avril-Mai 1914. imprimé à Saumur; Bureaux à l'Ile-Rousse. (A suivre)

Nouvelles bibliographiques.

Grâce à la répartition du travail entre plusieurs imprimeurs, la **Société des Sciences de la Corse** regagne rapidement le retard qu'elle a subi dans les années précédentes. Un nouveau fascicule vient de paraître, soigneusement imprimé à Grenoble, sur papier de luxe qui complète le 2^{me} trimestre de l'année 1920 (nos 413 à 416). Il contient la deuxième partie de l'intéressant mémoire sur *La Corse pendant la période révolutionnaire de 1789-1799*. M. Ambrosi publie à la suite une importante série de documents historiques, se rapportant à la même époque, extraits des mémoires du Capitaine Laugier par M. P. de Casabianca qui les y a découverts.

Ces précieuses contributions à l'histoire de la Corse maintiennent au **Bulletin de la Société des Sciences** la haute tenue littéraire qu'y avait introduite M. l'abbé Letteron.

Cette première note était composée lorsque nous eûmes la surprise de recevoir un second fascicule de cette publication.

La **Société des Sciences de la Corse** continue à regagner, avec une louable activité, les retards subis pendant ces dernières années pour la publication de son *Bulletin*. Ce nouveau fascicule (nos 417 à 420) forme le 3^{me} trimestre de 1920 ; il est imprimé à Bastia. Après le procès-verbal de l'assemblée générale de 1920 il est entièrement consacré à la suite des documents concernant *La Corse pendant la période révolutionnaire 1789-1799* publiés par M. A. Ambrosi, qui annonce que d'importantes communications « assurent pour longtemps à production intellectuelle de la Société ».

Il publie également la liste des souscripteurs pour l'érection d'un buste à M. l'abbé Letteron qui présida la Société avec tant de distinction de 1881 à 1918. La somme recueillie s'élève à 2.721 fr.

La Corse triomphe en ce moment sur l'écran cinématographique avec une interprétation très développée du petit acte de Ch. Méré : **Les trois masques**. Nous engageons vivement ceux de nos lecteurs qui verront ce titre sur un programme de Cinéma à ne pas manquer l'aller voir cette adaptation admirablement réussie dont la *Revue* parlera plus amplement dans son prochain numéro.

Au moment où s'imprimait notre dernière livraison a paru un ouvrage remarquable qui fera certainement époque dans les publications corses.

M. J. P. LUCCIARDI, que la grande famille du Félibrige revendique comme un des siens, auteur de plusieurs ouvrages en langue corse mentionnés à la page du Catalogue publiée dans ce numéro, vient de faire paraître **Canti Corsi** (*Chants Corses*) recueil de 24 pièces poétiques corses dont quelques-unes ont déjà paru en feuilles volantes.

L'ouvrage exactement du format de notre *Revue*, contient la traduction française en regard du texte corse. Il est divisé en plusieurs chapitres : *Cose Viste* (Choses vues). — *Cose diverse* (Choses diverses). — *Doli* (Deuils). — *Cose andate* (Choses passées), précédé et suivi de considérations sur *nostru Dialettu* (notre Dialecte) et *a lingua corsa* (la langue corse).

C'est une œuvre importante que précède un superbe portrait phototypique de l'auteur, directeur d'Ecole à Santo-Pietro-di-Tenda.

La première impression qu'inspire ce luxueux volume de 250 pages, avec forte couverture ton gris vert, tirée en deux couleurs, imprimé sur papier supérieur, extra-glacé, est l'agréable surprise de voir une œuvre corse, essentiellement régionaliste, revêtue de cette riche parure malgré l'élévation exorbitante des prix actuels du papier et de l'impression.

On ne saurait trop féliciter l'auteur et encourager ses coûteux efforts qui contribuent à l'éducation du goût chez le lecteur sans atteindre un prix trop élevé puisque le volume, du prix de 10 fr., est expédié franco pour 11 fr. et recommandé 11 fr. 50.

Une prochaine livraison publiera une appréciation littéraire de ces nouvelles poésies corses par un apôtre du régionalisme.

Nous recevons *in-extremis* deux publications qui ont un double intérêt : celui de paraître à la veille de l'anniversaire Napoléonien et celui d'être écrites par l'auteur qualifié du très important ouvrage sur *La genèse de Napoléon*.

Le souvenir de Napoléon à Ajaccio, par J. B. Marcaggi est une élégante brochure in-12 de 120 pages élégamment imprimée sur beau papier comme si le prix en était redevenu normal : 14 photos et une carte hors texte illustrent

ce volume dont nous reparlerons et qui se présente au prix de 5 fr. sous une couverture artistement illustrée. Tous les fervents du culte napoléonien posséderont cette très intéressante brochure qui forme le meilleur guide pour un pèlerinage à Ajaccio.

Ils y ajouteront certainement une autre brochure du même auteur : **Le Berceau de Napoléon**, où ce mot n'est pas employé au figuré mais désigne le meuble familial où fut déposé, le 15 Août 1769, le nouveau-né de Letizia Ramolino. Ces 24 pages du prix de 1 fr. 50, avec couverture illustrée, sont le complément obligatoire de toute collection napoléonienne.

Mentionnons également à l'occasion de cet anniversaire l'œuvre d'un poète Corse, bien qu'elle ne se rapporte pas à l'île dont nous nous occupons.

Sur celle-ci Napoléon est né et c'est sur celle où s'acheva son martyr que M. Quilicus Albertini a placé les scènes de son beau drame **Sainte-Hélène**, pièce en cinq actes, en vers, qui est d'une saisissante actualité puisqu'elle nous conduit autour du lit où expira la Victime d'Hudson Lowe.

Tous les compagnons d'exil de Napoléon figurent dans ces cinq actes parmi lesquels les corses : Dr Antomarchi, Santini, Cipriani et Gentilini.

Cette brochure in-12 de 160 pages, soigneusement éditée en 1914, du prix actuel de 4 francs, rappelle ingénieusement, en des scènes en vers mouvementées et d'une lecture attrayante, tous les principaux événements de l'Épopée Napoléonienne.

Il convient de signaler un article original : **Le Tourisme Corse en Corse**, paru dans l'excellente revue *L'Aloès*, publiée à Nice.

M. Paul de Renno redoute pour la Corse les conséquences que pourrait avoir le développement du tourisme si l'on ne prend pas dès maintenant les mesures propres à protéger les sites et le caractère même de la Corse contre les abus et les influences de l'internationalisme.

Il craint les Palaces aux cent fenêtres et les panneaux réclame qui déshonorerait les paysages corses. Il voit déjà Baedeker y promenant ses Boches à lunettes et se figure entendre les échos des Dancings au lieu du bêlement des brebis...

« Nul, dit-il, ne connaît moins la Corse que les Corses » et il engage ses nombreux compatriotes qui habitent le continent à aller faire du tourisme non dans les Pyrénées, les stations centrales ou les plages de l'Atlantique, mais dans leur pays qui profitera de l'argent qu'ils vont dépenser ailleurs.

Cette courte et substantielle étude expose des idées fort justes, mais nous croyons un peu chimérique la crainte de voir bientôt : « les caravansérails ultra-modernes jeter en Corse la population toujours changeante et toujours renouvelée de leur internationale clientèle ».

L'Indicateur-guide Clavel de la Corse venait de faire paraître son n° 37 qui inaugure la *treizième année* de son existence (un record en Corse !) lorsque parut à son tour notre dernière livraison de la *Revue de la Corse*.

La place venant à manquer, l'*Indicateur*, fidèle aux principes de l'hospitalité Corse, céda la sienne à d'autres publications, ce qui l'oblige à se contenter d'une mention tardive.

Paraissant alors à la veille de la grande épreuve sportive, il en publie le programme accompagné d'utiles notices géographiques et des monographies illustrées des 3 villes traversées par le touriste : Ajaccio, Bastia, Corte.

Il contient en outre d'intéressantes pages spécialement écrites par M. L. Villat, sur la région touristique bastiaise, plus les prix et horaires de tous les moyens de locomotion, cartes, plan de villes, etc.

Cette édition est en vente partout et expédiée franco au prix de 1 franc.

Le « *Sartène enchaîné*, » qui parut du 1^{er} au 7 Janvier dernier, sous la direction de M. François Poli, vient de reparaitre après avoir rompu ses chaînes. — C'est maintenant le « *Sartène libre* » qui semble disposé à faire le meilleur usage de sa liberté conquise.

ABONNEMENTS :

UN AN: France 8 fr. Etranger 9 fr

Collection de la première année (sans le n° 2)..... 6 fr

Tables et couverture annuelles. 2 fr

Première année complète et brochée sous couverture (*Quelques exemplaires seulement*)..... 20 fr

Compte de chèques postaux :
Paris 211-44

QUESTIONS CORSES

13°. — Pourquoi les Ours ont-ils disparu de la Corse ?

Si les réponses de vos abonnés, sagement documentées, prouvent qu'il y a eu incontestablement des Ours en Corse, elles en appellent une autre : Pourquoi ont-ils disparu ?

Ils avaient là un habitat admirablement propice à leur conservation et à leur multiplication : d'immenses espaces boisés, des cavernes nombreuses, des retraites inaccessibles, des montagnes de toutes altitudes, les climats de leur choix, une végétation luxuriante pour les herbivores, un gibier abondant pour les carnivores, des troupeaux dispersés faciles à surprendre, enfin toutes les ressources du maquis.

Dans ces conditions exceptionnellement favorables pourquoi ont-ils disparu ?

Subsidiairement on pourrait demander encore pourquoi leur nom est souvent employé comme prénom en Corse.

UN SARTENAIS CURIEUX.

14°. — « Le Prete Santu » de Mgr de la Foata a-t-il été publié ?

En 1897, lorsque furent publiés les *Ouvrages poétiques* — recueil de poésies diverses composées cinquante ans auparavant, par le futur évêque de la Corse lorsqu'il était encore le jeune abbé De la Foata — un chroniqueur m'écrivait : « Que ne puis-je publier un poème satiri-comique, « *Frete Santu* » en dialecte corse, tout pétillant d'esprit et dont l'épigraphie, *ridendo castigat mores, lectorem delectando, arigit que monendo*, indique clairement le but. Ce pur chef d'œuvre dont existe plusieurs copies manuscrites ne disparaîtra point et un jour viendra où tous pourront en goûter les savoureuses saveurs... »

Le poème en question a-t-il vu le jour ? où pourrait-on se le procurer ? Il n'a pas encore été publié. Mgr de la Foata n'a-t-il pas laissé à ses héritiers les moyens de faciliter cette publication qui ferait honneur à son auteur et serait chaleureusement accueillie par ses compatriotes au moment où tout ce qui touche le dialecte corse est en honneur ?

F. DE C.

Nous prions nos abonnés, qui veulent bien s'intéresser à nos questions, de ne pas laisser passer plusieurs numéros avant de nous adresser leurs réponses.

C'est ainsi que nous recevons encore des réponses sur la question de *Colomba* posée dans le N° 2, copieusement résolue dans le N° 7 et sur laquelle nous ne pouvons revenir.

Réponses :

11°. — Y a-t-il des ours en Corse ?

Les réponses suivantes auraient gagné à paraître à côté de celles publiées dans notre dernier numéro.

Il n'y a plus d'Ours en Corse, mais il y en a eu, jusqu'à la fin du XVI^e siècle.

Justiniano (appelé aussi Giustiniano) dans sa description de la Corse intitulée *Dialogo nominato Corsica*, mentionne l'ours parmi les animaux que l'on trouve en Corse. D'autre part de nombreux procès-verbaux d'élections de chasseurs, au XVI^e siècle, sont conservés aux archives départementales de la Corse. Parmi les animaux nuisibles que devaient détruire ces chasseurs figurent les sangliers les renards et les ours.

Enfin, des ossements d'ours quaternaires ont été découverts en Corse par le Dr Forsyth Major, de la Société Royale de Londres.

L'ours a dû disparaître en Corse, à la fin du XVI^e siècle ou, au plus tard dans les premières années du XVII^e.

P. GRAZIANI.

Pour compléter les renseignements donnés au n° 8 de la *Revue de la Corse* (p. VII), rappelons l'opinion de Mgr de la Foata (*Recherches et notes diverses sur l'histoire de l'Eglise en Corse*). Bastia, Ollagnier, 1895 p. 266-267.

Malgré le texte de Mgr Giustiniani évêque de Nebbio, (dont s'inspirèrent sans doute Ange François Colonna, archidiacre d'Ajaccio, et Filippini, archidiacre de Mariana) et la confirmation apportée en 1895 par un rapport de l'archiviste Touranjon (P. V. du conseil général de la Corse), Mgr de la Foata se refuse à admettre l'existence des ours — 1/ parce qu'aucune tradition n'en est conservée dans le pays, « Les moulons étaient dans notre île au temps de Pliny, et, ils y sont encore ; tandis que les loups et les ours l'auraient seuls quittée après 1585 ou 1600 sans laisser le moindre souvenir dans nos légendes populaires ». — 2/ parce qu'un texte de Diodore (les troupeaux laissés à l'abandon pendant tout le jour

rentrent le soir au bercail sans y être ramenés par le pâtre) ne se comprendrait pas si forêts et montagnes étaient infestées par ces bêtes féroces. — 3/ Il est fort possible, enfin que les « étrangers », qui ont parfois confondu le renard de Corse avec le loup, aient pris des sangliers pour des ours.

Il est à peine besoin de faire remarquer la faiblesse d'une pareille argumentation. 1/ Il y a des traditions et des textes en faveur de la présence des ours en Corse (voir *Revue de la Corse*, n° 8). 2/ le texte de Diodore ne prouve rien, ne s'appuyant sur aucun témoignage digne de foi et applicable seulement, en tout état de cause, aux régions effleurées par la civilisation romaine. 3/ Il est peut-être imprudent soit d'attribuer trop de bévues aux « étrangers » soit de ranger parmi eux Mgr Giustini, évêque de Nebbio, Ange-François Colonna, archidiacre d'Ajaccio et Filipini, archidiacre de Mariana.

L. V.

Le Centenaire Napoléonien.

La *Revue de la Corse*, organe spécial d'études, de travaux et de recherches, n'était nullement qualifiée, quoi qu'en ait pensé quelques-uns de ses abonnés, pour consacrer un numéro au patriotique centenaire Napoléonien.

Quelle que soit la grandeur des souvenirs évoqués, non seulement en Corse mais dans toute la France, la *Revue* ne pouvait participer que très indirectement, à l'occasion de ce douloureux anniversaire à cette cérémonie nationale qui émeut profondément tous les cœurs français.

Nous l'avions tenté en parlant du monolithe d'Algajola extrait de sa carrière pour supporter la statue du grand homme. Nous allions faire dans ce numéro par une étude évoquant, à propos du *Nid de l'Aigle*, tous les lieux et les souvenirs susceptibles d'attirer les pèlerins à Ajaccio en ce jour mémorable.

Nous en avions prié l'un de nos très distingués collaborateurs qui fort aimablement et avec empressement s'y était engagé. Des circonstances malencontreuses, dont il a été la victime, ne lui ont pas permis de réaliser sa promesse en temps utile. Grand est notre regret et le sien; mais nos lecteurs n'y perdront rien dans l'avenir, seule l'actualité y perdra dans la *Revue*. Tel est le sort que le Destin réserve parfois aux projets les mieux conçus malgré tous les désirs et les meilleures volontés.

Nous rappelons à nos lecteurs que les deux ouvrages se rapportant le mieux aux souvenirs Napoléoniens sont :

La genèse de Napoléon, par F.B. Marcaggi.. 12 fr.

Le nid de l'Aigle, par Colonna de Cesari Rocca... 7 fr. 50.

Le Catalogue d'Ouvrages sur la Corse.

Nous publions aujourd'hui la huitième page du Catalogue d'ouvrages sur la Corse (col. O et P) dont les précédentes ont déjà paru dans la *Revue*.

Le désir de consacrer uniquement à nos dévoués collaborateurs toutes les pages blanches de la publication nous a fait rejeter dans les pages vertes un texte assez étendu et même documentaire, tel que le travail important et inédit sur *La Presse Corse*. Il en résulte que cette seconde partie est une sorte de *Revue* annexe ne laissant plus la place pour la publication des pages du Catalogue d'ouvrages sur la Corse, ce qui nous entraîne à une combinaison nouvelle.

Avec les huit pages parues et révisées nous ferons un tirage à part qui nous permettra de ne plus les publier dans la *Revue*. Ce cahier sera revêtu d'une couverture en couleur dont les pages III et IV contiendront deux autres pages de catalogue qui paraîtront dans nos prochaines livraisons. L'ensemble constituera une brochure contenant 20 colonnes d'ouvrages sur la Corse précieuse à conserver et à consulter pour tous ceux qu'intéressent les questions corses.

Jamais il n'aura été fait pour la Corse une publication spéciale de ce genre avec un aussi grand nombre de mentions d'ouvrages et mise au courant jusqu'à ce jour; nous tiendrons cette brochure à la disposition de ceux de nos abonnés qui nous la demanderont lorsqu'elle sera prête et annoncée.

Nous répétons toutefois que ce n'est pas là une bibliographie proprement dite, mais une simple nomenclature de livres sur la Corse et surtout de ceux qu'il est possible de se procurer. Nous n'y avons pas fait figurer intentionnellement nombre de raretés bibliographiques dont nous ne possédons qu'un ou deux exemplaires. Telle qu'elle est néanmoins elle rendra par son importance, et sa variété, d'incontestables services à la cause de la Corse.

O

FEYDEL (G.) *Mœurs et coutumes des Corses*. Paris, chez Garnery au VII de la Républ. (1799) 1 broch. in-8, 21 × 14 1/2 p. avec planche gravée; très rare . . . 18 et 20 fr.

La planche, représentant des costumes corsés a été souvent détachée de l'ouvrage pour être encadrée, en raison de son originalité.

MAITROT (A) *Contes électoraux* (Etude de mœurs Corses) avec une préface par *Max Roger* 1 vol. broch. in-8, 250 pages, couv. 2 coul. contient 61 chap. divisés en 3 parties : *Dispositions de combat, attaque, contre-attaque, lendemain de victoire*. Ajaccio 1921. . . 6 fr.

Contes humoristiques que les journaux corsés déclarent être des réalités.

NAU (John Antoine) *Thérèse Donati* roman Corse. Œuvre posthume de l'auteur avec une préface biographique de *Jean Royère*. 1. vol. broch. in-12, 304 p. couv. avec vignette 2 tons, Paris, 1924. . . 6 fr. 50

L'intrigue se passe à Porto-Vecchio que l'auteur habita longtemps.

BOUZOU (V. - E.) *Vannina d'Ornano*. Drame historique Corse en un acte et en vers. 1 broch. in-8° Paris, 1921. . . 2 fr.

L'auteur est un véritable poète et certains passages sont inspirés par un souffle poétique puissant.

LUCCIARDI (J. - P.) *Canti Corsi* (*Chants Corses*) avec traduction française en regard et longue préface sur le dialecte corse. 1. vol. in-8, 250 p. in-8 carré, papier de luxe, tirage soigné, ornements en tête des chapitres, titre et couverture en deux couleurs, planche photo. du portrait de l'auteur. *Castelnaudary*, 1920. 10 fr.

Edition d'art. Ouvrage couronné par l'Académie des jeux Floraux. Monument élevé au Dialecte Corse.

LUCCIARDI (J. - P.) *A Vindetta di Lilla, Drammu in quattru atti*. 1. broch. in-8. 72 p. sous couv. impr. Bastia 1911. . . 3 fr.

Manifestation de félibrige Corse.

LUCCIARDI (J. - P.) *Maria Gentile Drammu storicu in tre atti*. 1 br. in-8, sous couv. impr. 104 p. Bastia 1912. . . 4 fr.

Félibrige régionaliste de la Corse.

LUCCIARDI (J. P.) *I galli rivali, o greva di e Giovanotte*. 1 broch. in-8 24 p. couv. impr. Bastia 1909. 1 fr. 50

Broch. de manifestation régionaliste.

FILIPPI (J. M.) *Recueil de sentences et Dictons usités en Corse*. avec la

P

traduction : suivi d'un important lexique *Corse-français* de 43 pages sur 2 col. 1 vol. broch. in-12, 38 × 44 p. Paris, 1906, (rare) . . . 6 fr.

Ouvrage rare et précieux surtout au moment où on remet en honneur le dialecte Corse.

DORANGE (G.) *L'île parfumée*, texte par *G. Dupont-Ferrier* (La France connue) splendide ouvrage de grand luxe, gr-in-4° (33 × 25) XII-140 p. par 130 photos dont plusieurs pleine page. Deux planches hors texte d'une aquarelle par *L. Lessieux* application mobile et encadr. carte hollandaise formant fond. Photo Moulon sur la couv. Tirage limité numéroté, Paris, 1913. superbe volume avec carte dépliant. . . 25 fr.

Rien n'a été publié de plus luxueux sur Corse et il vaudrait 3 fois ce prix s'il n'avait été imprimé avant la guerre. Vu son poids s'expédie par colis postal avec la protection d'un carton, emballage 1 fr. Il n'en reste quelques exemplaires.

CÉLARIÉ (Henriette) *Un mois en Corse*. Ouvrage illustré de 24 photos et 11 Cartes, 1 vol. in-8 broch. 232 p. Couv. coul. Orange avec (Le surplomb de Bonifacio) Paris 1920. . . 4 fr.

Intéressant récit de voyage suivi de tables statistiques. Les photos tirées sur papier sont particulièrement réussies. (C.R. Revue)

CAMMARANO (Salvator) *La cécie Corse*, mélodrame tragique en 3 actes, mis en Musique par *Pacini*. *Le défi*; II. *La Fuite*; III. *La Vindetta*. Texte italien et français en regard. 1 broch. in-8. 72 pages Paris 1846. (rare) . . . 4 fr.

La scène se passe en Corse dans le 18^{ème} siècle, avec Albert Doria pour personnage principal.

POLI (Jacques) *Rimes Moroses*, 1 broch. in-8, 64 pages avec une préface de *Max Roger*, Ajaccio, 1916.

L'auteur, maire d'Argiusta-Moriccio, paraître en pleine guerre cet intéressant recueil de poésies où l'on regrette que la Corse n'ait une trop modeste place.

WHITWELL (Mrs E.-R.) *Thérèse Corsica With a Paint Brush*. Intéressant voyage d'une artiste anglaise illustré par 17 pl. reprod. d'aquarelles en couleurs. 1 vol. in-8, reli. toile, 1908. 1 fr. 50

L'impression artistique en couleur des aquarelles, avec le titre non sur la même page, sur la feuille de pelure qui la recouvre, l'illusion que ce sont de véritables tableaux. Voir compte-rendu, N° 9 de la Revue